INFORMATIONS ET REFLEXIONS LIBERTAIRES

FEVRIER – MARS 1990 – 20 FRANCS

NUMERO 84

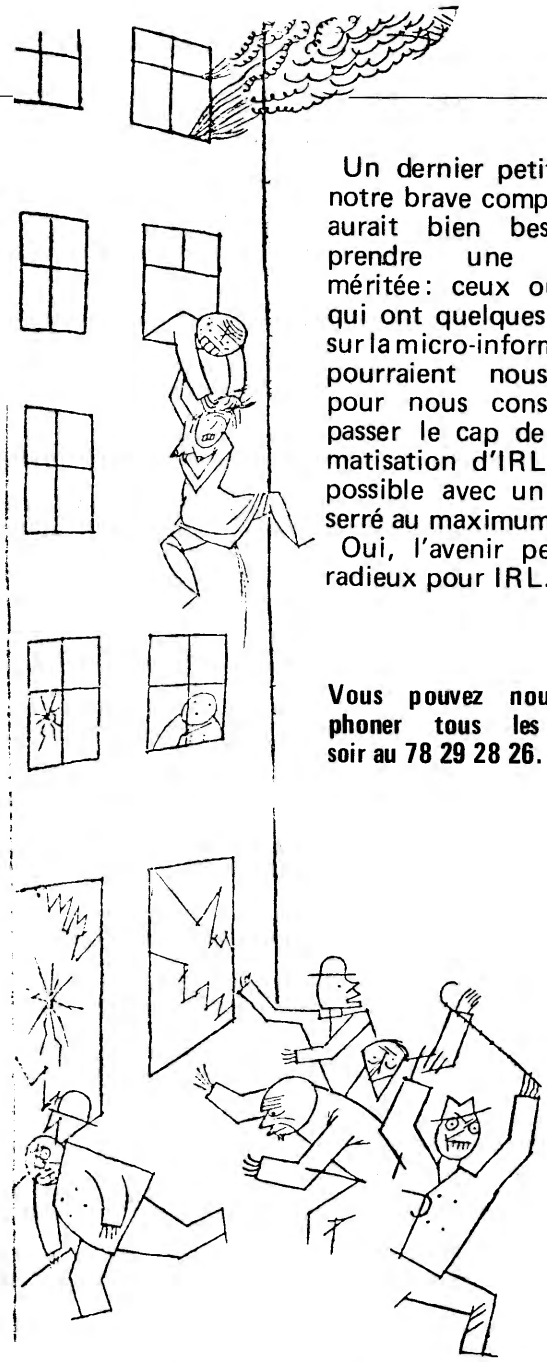
Y A T'IL ENCORE UN AVENIR RADIEUX ?

Enfin! Voici IRL qui nous revient! Le numéro précédent datait de débutoctobre. Rappelez-vous, on vous invitait à une rencontre autour des quelques questions qui nous intéressent plus particulièrement. On peut dire que ce fut un fiasco. On essaiera de faire mieux la prochaine fois, en préparant plus activement ce genre de réunions.

Qui a-t-il eu entre temps? Une lassitude, qui date de quelques temps, un manque chronique de ressources pour éditer IRL. On s'est donc retrouvé, pendant les vacances de Noël, complètement dépité! L'imprimeur nous téléphonant pour nous demander d'éponger nos dettes, le manque d'énergie... On décida alors d'envoyer un SOS à nos abonnés. Par malchance (encore une fois), notre vieille composphère, qui compose IRL depuis plus de 15 ans nous a lâché: retard dans la préparation de cette lettre, frais supplémentaires non «budgetés» pour la réparer... O désolation!

Mais cette lettre, nous avons pu la faire et, les quelques réponses qui ont suivi nous permettent de payer ce numéro. On espère ainsi faire repartir la machine. Surtout qu'il y a tant de choses à dire, les pays de l'Est nous ont démontré que l'espoir n'est pas un vain mot et que même les verrous complètement bloqués peuvent un jour ou l'autre sauter!

Nous espérons que les réabonnements repartiront de bon train, que le débat continuera à nous passionner. Nous maintenons la souscription toujours ouverte et nous remercions tous ceux et celles qui nous permis de régler une partie de nos problèmes.



Un dernier petit appel: notre brave composphère aurait bien besoin de prendre une retraite méritée: ceux ou celles qui ont quelques tuyaux sur la micro-informatique, pourraient nous écrire pour nous conseiller à passer le cap de l'informatisation d'IRL... et si possible avec un budget serré au maximum.

Oui, l'avenir peut être radieux pour IRL.

Vous pouvez nous téléphoner tous les jeudis soir au 78 29 28 26.

I.R.L. Informations et Réflexions Libertaires / Directeur de publication: Alain Thévenet / Commission paritaire: 55270 / ISSN: 0398-5725 / Imprimé par Bosc Frères / Dépôt légal à parution / Rédaction et administration: IRL c/o ACLR 13 rue Pierre Blanc 69001 Lyon tél. 78 29 28 26 / Réunions de rédaction tous les jeudi à 20h30/ Abonnements: 5 numeros (1 an): 90 F – 10 numéros (2 ans): 170F ajouter 10 francs pour l'étranger.

IRL est édité par l'ATELIER DE CREATION LIBERTAIRE 13 rue Pierre Blanc 69001 LYON

Comme à chaque sortie d'IRL, les lecteurs intéressés sont conviés à une réunion, le jeudi 22 février à 20h 30, au local du journal.

S O M M A I R E

Y-A-T-IL ENCORE UN «AVENIR RADIEUX» POSSIBLE? page 3

INTRODUCTION A UN REEL ET FRAGILE CONSENSUS LIBERTAIRE page 4

AU-DELA DE CETTE FRONTIERE NOTRE SOUMISSION N'EST PLUS POSSIBLE page 5

LA FOURMILLERE page 6

UNE SUISSE SANS ARMEE: APRES LA VOTATION pages 7 à 9

LECTURES page 10

OTTO GROSS: UNE TRAGEDIE DE LA MODERNITE pages 11 à 21

LE BAISER DE LA FEMME ANARCHISTE page 22

FEMINISME: QUELLE PASSION? page 23

L.INDIVIDUALISTE A NOTRE FAÇON pages 24 et 25

EST-INFOS: LA CHRONIQUE DES PAYS DE L'EST pages 26 à 27

BAL DES VAMPIRES OU BAL DES CROCODILES page 29

LETTRES, COMMUNIQUES pages 30 et 31

CAUCHEMAR
E T U T O P I E

Y a-t-il encore un «avenir radieux» possible? Ce qui s'écroule, depuis ces derniers mois, ce ne sont pas des briques ou des barbelés alignés à la va vite. Non, pas seulement des barrières visibles à une des nombreuses frontières. Ce qui s'écroule, c'est l'histoire d'une utopie dont le pain quotidien, pendant soixante-dix ans a été une idéologie politique autoritaire, dont la finalité était de servir la cause du peuple, des exploités, des travailleurs. Mais ce rêve est vite devenu un cauchemar qui touche heureusement à sa fin.

Aujourd'hui, même si cela ne change rien au cours de l'histoire, nous pouvons nous consoler avec les avertissements lancés par d'autres anarchistes au début de ce rêve, le socialisme; car ces prophéties étaient une simple et néanmoins profonde analyse du pouvoir des structures étatiques. Même si cela ne nous apporte pas grand chose, nous pouvons être fiers d'être, une fois encore, les vainqueurs en négatif de l'histoire.

Mais la question reste posée: si le *mauvais communisme* (cauchemar) est désormais déstabilisé presque partout (et la Chine, la Corée du Nord,...?) y aura-t-il une place dans notre société pour un *bon communisme* (rêve), que nos amis-compagnons appellent libertaire? Pouvons-nous encore imaginer cette utopie qui doit maintenant être impérativement propositive, faute de quoi nous serons classés définitivement dans les bibliothèques comme une *tendance marginale du socialisme* qui n'a pas su donner force et pouvoir à ses propositions afin que l'utopie sociale d'un monde meilleur puisse se réaliser.

Il est trop facile de dire que si les *masses populaires, les travailleurs*, si l'humanité entière avaient écouté la voix des libertaires, cela ne se serait pas passé de la même manière, car nos principes anti-autoritaires auraient immunisé l'ensemble du corps social de ces maladies qui sont partout au pouvoir.

Il serait trop facile de dire que, maintenant que ce cauchemar n'a plus droit de cité, en Europe tout au moins, nous avons la voie libre pour présenter nos principes aux peuples assoiffés de liberté.

Mais je n'arrive pas à rêver, et le décompte du nombre des anarchistes qui, aujourd'hui, se manifestent à l'Est, me laisse perplexe. Serieusement, vous pensez que l'existence, à l'Est, d'un mouvement libertaire à l'image du notre à l'Ouest, pourra au cours des prochaines décennies représenter l'alternative capable de conduire les sociétés post-staliniennes vers un modèle de communisme libertaire ou, disons-le d'une manière plus soft, de socialisme libertaire?

Sincèrement, s'il faut prêter attention à ce qui va se passer à l'Est, à ce qui va se passer un peu partout dans le monde, c'est-à-dire une certaine démocratisation de la structure du pouvoir, je pense qu'il nous reste à faire un grand saut qualitatif dans ce qui est notre représentation idéale et politique de la société. Il nous reste à imaginer, construire cet au-delà de la démocratie. Ce qui me semble être la seule tâche possible et intéressante à entreprendre.

Moi, et j'espère ne pas être le seul, je pense qu'aujourd'hui, tout en maintenant des rapports fraternels avec tous les libertaires du monde, il faut surtout renforcer les liens entre ceux et celles qui regardent, assument, vivent l'utopie, dans le sens - sentiment, désir positif du terme.

Pour ma part, c'est aussi la vie de ce journal qui est en jeu, une vie que j'ai toujours imaginée résolument propositive.

Mimmo

INTRODUCTION A UN REEL ET FRAGILE CONSENSUS LIBERTAIRE

Depuis que je participe plus ou moins à IRL, il me semble qu'il se dégage au sein du journal ce qu'on pourrait appeler un consensus. Un consensus encore flou, incertain, plus structuré par des tonnes de questions que par des réponses figées. Ce consensus est le fruit d'un travail sur les idées, mais aussi (et surtout pour le moment), l'émanation des aspirations, des intuitions, des désirs, déceptions, des contradictions nées des individus qui fabriquent IRL. Fait de complémentarités et d'antagonismes, il s'organise, à mon avis, autour de trois grands points :

—Un sentiment d'impuissance et d'inefficacité à saisir le monde qui nous entoure et à agir sur lui.

—Le sentiment que ce monde est complexe et multiple, qu'il n'y a pas de maître-mot ou de principe supérieur pour l'appréhender.

—De là naît une incertitude quant à ses réactions, quant à nos méthodes. Une incertitude sur les certitudes, les évidences, les prophéthies.

Ceci implique un certain nombre de conséquences :

Le sentiment d'impuissance nous vient de notre vie de tous les jours : d'un côté un monde où se perpétuent boucheries et dominations et nous, et moi, sans pouvoir dessus, d'une part, et sans envie de se re-lancer dans la militance, dans l'action abétissante, à laquelle je ne crois de toutes façons plus. Pas de pouvoir. Pas d'espoir. Peu de chaleur humaine. Et puis la prise de conscience d'une complexité. A deux niveaux : celui de l'expérience du militant qui aboutit au constat suivant : la révolution du XXeme siècle a échoué. Le nouveau messie prolétariat n'a pas changé le monde. Il l'a endeuillé; la prophétie marxiste était trop simple. Le sentiment qu'il faut construire quelque chose d'autre en tirant les leçons. Plus d'avenir radieux, mais un présent, celui de tous les jours. A un deuxième niveau, le surgissement de la complexité au sein des sciences physiques et humaines. L'abandon de l'idée d'un univers déterminé, deterministe, soumis à des lois simples et immuables, ordonné comme une horloge. En échange, l'idée d'un univers multiple, s'auto-organisant dans et par le désordre, un univers mortel, traversé de contractions, de transformations. L'idée de l'homme dans l'univers, y imprimant sa propre vision, sa subjectivité, mais aussi d'un homme qui naît de cet univers et qui en a toutes les caractéristiques; tout se complique, tout se relie et pourtant tout ne se mélange pas en un Tout informe : l'homme a sa propre autonomie, comme la cellule ou le soleil. Il s'agit d'y voir clair. D'organiser ce nouveau réel qui, en se complexifiant, en abandonnant l'idée d'un grand Dieu créateur, a fait naître l'incertitude, le spontané, et donc l'incroyable et l'inattendu. L'univers n'est pas devenu insipide, mais fantastique. Plus il est complexe, plus peuvent intervenir des notions comme celle de choix, de liberté.

De là un certain nombre d'autres conséquences :

—Une méfiance devant des actions et des théories simplistes qui fragmentent le réel.

—La volonté d'élaborer des théories complexes pour des actions complexes prenant en compte la diversité et les incertitudes du réel.

Dans tout cela, il me semble que le mouvement anarchiste en France est loin d'être un mouvement homogène : il y a des antagonismes, des contradictions et des complémentarités. Ne faudrait-il pas prendre ça en compte avant de parler de « famille anarchiste » ? Ce terme de famille ne suffit pas; il est aveuglant. C'est une peau de chagrin d'inimitiés, d'impuissances et de faux espoirs. Plus encore, il empêche les antagonismes de se mettre à jour pour se fructifier, il empêche les contradictions de se révèler, il empêche que se dégagent de véritables complémentarités politiques complexes, débattues, donc mises à l'épreuve, mises en pratique, mises en action... La famille anarchiste souffre de la même façon que les autres familles politiques, et du même mal : celui du nivellement par le bas, le plus petit dénominateur commun...

Or le domaine politique traite de ce qu'il y a de plus complexe et de plus précieux : la vie, la politique, la liberté. Et là, nous aussi, y apposons des idées simplistes.

Quelles solutions ?

—Dialoguer ?

C'est-à-dire que les différentes composantes du mouvement libertaire se rencontrent pour laisser éclater leurs antagonisme, tout en sachant qu'il n'y a pas une seule vérité pour un problème, mais qu'il y en a plusieurs, ou complémentaires, ou antagonistes. Il est urgent de dégager des complémentarités réelles, complexes sur (et sur tout) ce qui nous apparaît comme des évidences libertaires

—le non à l'Etat
—le non au vote
—l'organisation du pouvoir
—le non au marxisme

Ne faut-il pas transformer des non en « oui, à quelles conditions » et dans quelles conditions ? Il faut arrêter de réagir, mais agir.

IRL n'a pas de vérité, je n'ai pas de vérité, juste un fragile consensus. Ona juste des envies, juste la prétention d'être un carrefour libre d'idées, de pratiques, de réalisations. Il faut que ça pête, ça s'engueule, ça se passionne, pour que ça s'aime.

Toujours un but provisoire : construire

Il faudrait qu'en plus du carrefour écrit, il existe des carrefours oraux qui amènent le mouvement libertaire à réfléchir sur lui-même, à se remettre en questions. (IRL étant inclus, bien entendu : se remettre en questions par et pour les autres).

Par où commencer ?

Elaborer une stratégie ?

Ne faut-il pas réapprendre à penser avec les expériences du réel : là (ici) et maintenant. Dire adieu aux promesses de Salut céleste et eternel et surtout terrestre : pas d'avenir radieux, mais un présent toujours débattu, orienté vers un avenir incertain. Plus de messianisme marxiste ou marxisant : le mythe d'une révolution totale, ici ou dans un pays du Tiers-Monde. Plus d'attente du Père Noël...

Si on regarde notre présent, il semble qu'il y ait trois grans axes à défricher :

—un vide idéologique et éthique à combler.

—travailler dans le but de proposer des innovations économiques et sociales.

—dynamiser la démocratie en lambeaux là où elle est la plus directe : dans la ville, dans la commune.

... et surtout, retrouver le plaisir collectif de changer le monde !

Christophe

Au dela de cette limite notre soumission n'est plus possible

Aujourd'hui, et d'où nous sommes, parler de la Roumanie, ce ne peut être que parler de ce qu'on a entendu, lu, et des images qui nous sont parvenues, de ce qu'elles nous suggèrent et nous permettent d'imaginer.

Pour moi, il y a d'abord deux images. La première a été abondamment reproduite. Le tyran, bardé de ses certitudes, martelle un discours machinal. Soudain, le geste se brise, la voix hésite et, impitoyable, la caméra met à nu un regard qu'envahit un étonnement presque tragique, marqué d'une peur insidieuse. Cette peur ne peut être provoquée par le fait matériel de quelques cris hostiles qu'il se sait encore assez fort pour faire taire. Je la crois plutôt due à l'effroi lié au désordre qui vient de s'introduire dans son univers clos. A cet instant, le tyran est vaincu, puisque le doute vient d'envahir son univers de certitudes. Lorsque, plus tard, il essayera de reprendre le contact, ce martellement et ces certitudes ne seront plus que de sinistres et ridicules pantomines.

Autre image. Celle de l'enfant aux yeux noirs qui court d'un groupe à l'autre parmi les insurgés. Son regard, un bref instant tourné vers le notre reflète le défi, peut-être la crânerie, mais surtout l'allégresse. Il dit, mais il ment peut-être, qu'il n'aura plus jamais peur, et que la vie peut enfin commencer à frémir, au-dela de l'angoisse.

Je retiens ces deux images, parcequ' elles ne peuvent mentir, puisqu'elles sont imprévues. D'autres sont plus incertaines.. Le maladroit montage du procès Ceaucescu en est un exemple qui montre les accusés presque pitoyables. L'image du charnier de Timisoara était peut-être un truquage. Le chiffre de 60000 morts annoncés était, on le sait maintenant, invraisemblable. Cependant, il faudrait rappeler que la mort, froidement réfléchie, est en soi, intolérable, quel que soit le nombre de ceux elle vise. Etsi ontient absolument à se placer sur un terrain quantitatif, un système qui programme la mort d'une dizaide morts par jour, arrive mathématiquement au même résultat, au bout d'environ 16 ans. Céaucescu arrivait sans problème à ce résultat, mais il n'est pas

Les images, celles qui ne mentent pas, montrent un processus radicalement différent en Roumanie, et dans les autres pays de l'Est. On n'a pas vu, comme dans ceux-ci, de puissantes manifestations de masse pendant des mois. Sans doute, il y eût des plans de complots et de coups d'état, élaborés entre autres, par ceux qui visent maintenant à s'emparer du pouvoir. En sous-main, il y eut aussi des manipulations de la part de l'URSS. Mais ce qui s'est passé a visiblement pris de court les comploteurs. A l'inverse de l'image qu'ont donné les médias de ce qui s'est passé dans les pays de l'Est, en Allemagne en particulier, ou en Pologne, il ne semble pas qu'il se soit agi, en Roumanie, d'un mouvement de masse à proprement parler. J'ai plutôt l'impression de la conjonction hasardeuse d'une multitude de révoltes individuelles. C'est comme si, à un moment donné, la conscience d'une multitude d'individus avait basculé et les avait fait crier qu'au dela de cette limite, se taire n'était plus possible et, qu'à tout prendre, le risque de la mort éatait préférable à la certitude d'une survie précaire, et de toutes façons sans issue. Selon le trajet et la condition sociale des individus, cette limite pouvait être de nature différente. Pour les uns, il s'agissait de la faim et de la misère, pour d'autres du mépris devenu, à force, insupportable, pour d'autres encore de l'impossibilité de continuer à vivre cette angoisse insupportable dans un univers clos à ce point. Toujours est-il que pour chacun, et pour tous, ce n'était plus possible. Cette foule n'avait pas de meneurs, ni de leaders; elle avait des porte-parole, et c'étaient les poètes. Ces poètes tenaient un discours bien plus profondément politique que celui qui aurait pu être tenu par les hommes politiquesparcequ'il ne faisait que retranscrire, en l'amplifiant ce que disaient et ressentaient les gens dans la rue. Par suite de la vacance du pouvoir institutionnel, c'est à ceux ci que le pouvoir appartint quelques jours. L'armée ne pouvait lutter sur deux fronts à la fois, et ne pouvait prendre le relai de la Securitate. Ce monolithisme du pouvoir attaqué qui ne pouvait que résister ou s'abattre d'un bloc, l'abscence d'alternative politique et d'un mouvement organisé capable d'«encadrer»l les révoltés a créé une situation insurrectionnelle qu'on croyait d'un autre âge, mais qui a su cependant utiliser les médias contemporains.

On peut sans doute dire que la Roumanie a vécu pendant quelques jours quelque chose d'assez proche de ce qu'on imagine être l'anarchie. Ce qui ne signifie pas que ce fut l'idylle. Ce qui laisse aussi entier le problème de savoir si l'anarchie peut s'établir autrment qu'à la faveur d'une poussée désorganisatrice qui lui soit extérieure, et si elle peut lui perdurer. Même si la situation roumaine actuelle est celle d'une table rase politique, il n'est pas sûr du tout que l'aspect propositif de l'anarchisme puisse prendre une place d'alternative crédible face aux pressions ou aux aides extérieures, non plus que face à la pesanteur naturelle qui pousse à se réfugier dans le déjà connu, le déjà expérimenté.

Je l'ai dit, cette révolution paraît d'une autre époque. Son caractère insurrectionnel et brutal a un aspect quasi irréel. Vraisemblablement, cela est dû au caractère particulier du régime Céauséscu. Mais, que la révolution, sous cette forme, soit sans doute anachronique, ne signifie pas qu'elle le soit fondamentalement. Ceci montre, quels que soient les cheminements qu'elle peut suivre, et qui restent à découvrir, quelle en est la nature fondamentale. Il ne s'agit pas, à mon sens, d'un mouvement de masse, mais de la conjonction d'une multitude de révoltes individuelles qui se rencontrent dans la conviction, évidemment utopique, que tout peut changer, puisque rien ne peut plus être comme cela était jusqu'à présent, parceque l'état actuel est un déni à l'idée même d'humanité et à mon existence propre. La révolution, c'est d'abord le temps de la décision individuelle, du refus fondateur sur lequel peut s'établir enfin quelque chose d'autre, d'inimaginable, de créatif, qui permette enfin la vie. Les manipulations des hommes politiques, les projets des révolutionnaires, ne peuvent intervenir que comme tentatives, souvent réussies, de récupérations, ou dans le meilleur des cas, propositions de pistes possibles pour une reconstruction.

Ce que met en relief de façon parodique et presque didactique la chute du régime Céausescu, a peut-être d'abord valeur d'enseignement individuel. Notre vie est généralement faite de petites humiliations (en Roumanie, il s'agissait de grandes..., et de la faim, et de la misère), de petites compensations, de **consolations**, dirait Stig Dagermann; mais «*notre besoin de consolation est impossible à rassasier*». Vient un temps où cela n'est plus possible, où, en Roumanie, mais aussi dans nos destins individuels (toutes choses étant égales par ailleurs), «mieux vaut la mort», parceque le risque de celle-ci est le seul choix qui nous reste. La plupart du temps, nous ne faisons pas ce choix, parceque nous sommes habitués, ce qui ne devrait pas être une raison, mais l'est quand même. Mais il y a une limite au dela de laquelle on ne peut aller, un instant où l'absurde d'une vie qui nie ses fondements nous frappe de plein fouet. Au dela de cette limite, la seule alternative possible est entre le désespoir et la révolution. Il est rare que cette limite soit atteinte par un nombre suffisant de personnes dans un espace et un temps où elles puissent se rencontrer. Il est donc rare que ces révolutions se traduisent par un changement politique et social immédiatemment appréciable.

Cependant, c'est la multitude de ces ruptures, des enrichissements qu'elles apportent aux uns et aux autres qui rendent possible un lien social réel entre des individus libres qui ne peuvent que se respecter, puisqu'une fois dans leur vie, au moins, ils ont pu réellement faire acte de liberté en posant une décision qui engage leurs vies.

Alain, 7/1/90

LA FOURMILIERE

Au milieu des crises, il y a des dynamismes, il y a des espoirs. Il y a ce que J.C Rollot (1) appelle **les fourmis de la culture.** *«une multitude foisonnante d'initiatives qui s'emploient à fertiliser le terreau d'une culture populaire».*

Je fais partie de la fourmilière. Qu'est-ce qui nous fait courir? Qu'est-ce qui me fait courir?

Des hommes et des femmes, dans des associations, qui en racommodant les bouts de chandelles des maigres, voire inéxistantes subventions, tentent de faire vivre dans des communes, des petites villes, leurs mémoires, leurs secrets, leurs désillusions. Ce n'est pas la peine de faire une apologie de ces travailleurs de l'ombre de la culture, c'est la peine de dire qu'ils existent à pleins milliers... Qu'est-ce qu'on y trouve?

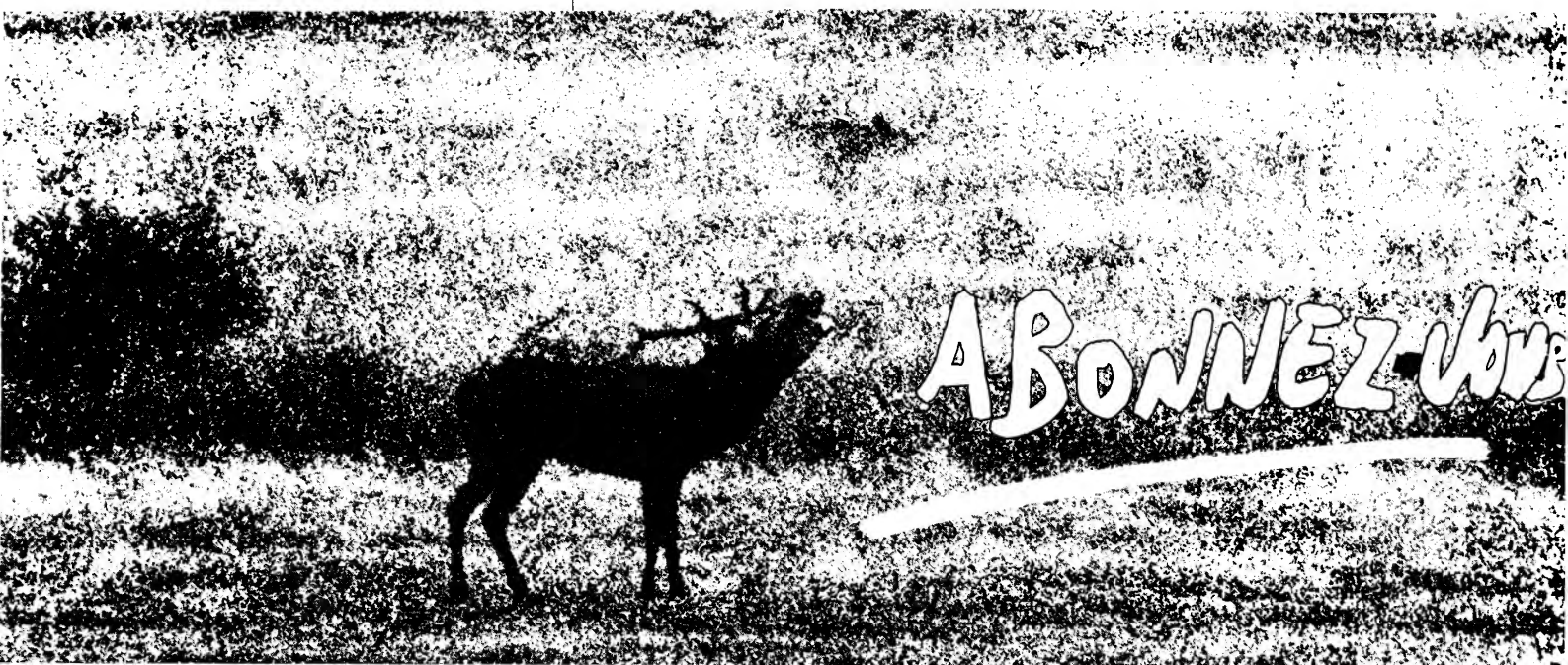
On peut y trouver l'amour, l'amitié, les engueulades, la tête, le cul, le cœur, la politique, la sécurité. Une sensation d'agir sur soi et sur les autres en restant un individu total, c'est-à-dire qui pense, confronte, construit des idées plus ou moins valables, quelqu'un qui agit politiquement au sein d'une commune, donc qui se frotte, expérimente les rouages de la démocratie communale, un individu qui doit être pratique pour financer, publier, promouvoir ce qu'il fait, un individu artiste, ludique, imaginant, qui crée. Quelqu'un qui s'est redonné le pouvoir d'agir sur le monde, qui a redonné du sens à sa vie: une participation culturelle plus ou moins intense et la sensation que cet individu peut être politique, agissant, citoyen, sans laisser son plaisir à la maison. Le pouvoir de créer, de se dépasser dans une dialectique plaisir—effort.

C'est peut-être le prototype du citoyen du XXleme siècle, si la République qui, pour l'instant le laisse faire sans s'en préoccuper, se décide à l'aider, ou si ce même citoyen la force à apporter son aide...

Mais il faut aussi, pour fédérer ces volontés, un cadre idéologique suffisant pour intégrer l'idée d'homme dans sa totalité, l'idée de municipalisme, de décentralisation et de fédéralisme, un cadre scientifique, lui aussi municipal, décentralisé et fédéré qui intègre le problème du sens, du devenir dans sa problématique et surtout, ce qui manque le plus, une reflexion globale sur l'économie avec le problème de l'économie mixte, du statut de l'entreprise dans la commune, des droits du travail, d'un revenu minimum général.

Christophe

(1) *Monde diplomatique* Dec.89



Une Suisse sans armée

après la votation

Les 25 et 26 novembre derniers, plus d'un tiers des votants se prononçaient en Suisse pour l'abolition de l'armée. Le taux de participation (70%) et le taux d'acceptation ont étonné la plupart des commentateurs. Uli Stadtmann, de la revue des groupes anarchistes non violents allemands *Graswurzelrevolution* (n° 140, janvier 1990), a interviewé à ce sujet Rudi Epple, auteur de l'ouvrage *Friedensbewegung und direkte Demokratie in der Schweiz* (Mouvement de la paix et démocratie directe en Suisse; Francfort, 1988). Nous publions des extraits librement traduits de cette discussion.

GWR: Tu a déjà écrit il y a plusieurs années que les initiatives populaires ne peuvent rien changer en Suisse. Aujourd'hui, l'initiative du Groupe Suisse sans Armée (GSsA) a passé la limite et a obtenu des voix jusque dans le camp bourgeois. Les conduites s'améliorent...

Rudi Epple: Ce résultat est étonnant, et réjouissant. Mes prévisions pessimistes, qui se fondaient sur les initiatives pacifistes antérieures, ne se sont pas confirmées. On peut amener deux interprétations, deux explications. D'une part l'aspect positif: les conduites s'améliorent, comme tu dis, et pas seulement les comportements électoraux. On a déjà pu le voir il y a deux ans, lors de l'initiative de Rothenturm [refus de l'installation d'une place d'armes sur un site naturel à protéger, ndt]; en revanche, l'initiative de 1984 sur le service civil [pour les objecteurs de conscience] n'a pas obtenu de résultats probants. L'initiative de Rothenturm portait à la fois sur la question militaire et sur l'environnement, et on peut donc l'interpréter comme un signe de la lente modification des priorités qui se produit selon les nouvelles valeurs de la société. Les questions écologiques prennent plus d'importance que la question militaire.

D'autre part on peut relever l'aspect négatif: beaucoup de oui à l'initiative du GSsA ne voulaient pas vraiment l'abolition de l'armée mais des réformes: une armée plus petite, plus efficace, moins chère. L'initiative devait servir d'avertissement, devait signifier aux dirigeants qu'on ne les laisserait pas faire. C'était possible sans prendre de risques: même les partisans de l'initiative savaient qu'elle n'avait aucune chance de passer. C'est là donc un sens plutôt négatif de ce résultat. Selon certains sondages opérés immédiatement après la votation, seuls 15% des votants auraient voulu abolir l'armée, tandis que tous les autres, qu'ils aient voté oui ou non, étaient pour une réforme.

GWR: Tu t'associes à cette évaluation négative?

Rudi Epple: Non, j'aime mieux attendre de nouvelles enquêtes, et voir ce que devient le mouvement pour la paix. Qu'est-ce qui va se passer, que va-t-on faire de ce potentiel? Je crois qu'il faut rester ouvert, que les deux interprétations peuvent être valables. J'espère bien que la tendance positive va s'affirmer. Mais ma critique à l'initiative subsiste.

Un prétendu service civil

GWR: Les militaires ont évidemment sauté sur l'interprétation négative pour dire: il n'y a que 35% de oui! Est-il vrai toutefois que le gouvernement suisse va être obligé d'introduire des changements, un service civil notamment?

Rudi Epple: Non, c'est tout faux. Ces dernières semaines, on a bien vu que les dirigeants ne tiennent pas compte du tout des oui. Regarde la décision sur le budget militaire de l'année prochaine; on n'y a pas supprimé un seul poste. Les motions parlementaires pour diminuer ce budget n'avaient aucune chance.

Et puis il y a la discussion sur le service du travail. Il ne s'agit pas du tout de service civil. La réforme consisterait à ne plus envoyer les objecteurs en prison, mais au travail. Mais ils continueraient de passer devant un

tribunal militaire. Le tribunal militaire te condamne, non plus à la taule, mais au service du travail; et ça ne figure pas à ton casier judiciaire.

Le principe a été adopté à la mi-décembre au Conseil national [chambre basse] et doit encore passer au Conseil des Etats [chambre haute], qui est une chambre plus conservatrice, moins disposée à introduire des nouveautés.

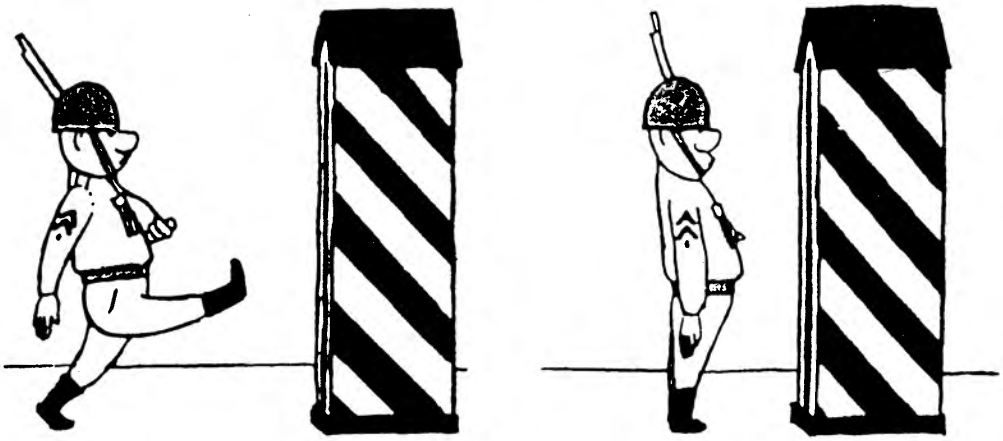
Mais avec ce système, les objecteurs auxquels les «motifs de conscience» sont reconnus sont mis aux arrêts répressifs pour un maximum de six mois; si le service du travail est introduit, ils devront en faire trois fois plus, de 18 mois à 2 ans. Tout ça pour ne plus avoir de casier judiciaire, tout en continuant de passer devant un tribunal militaire. En sus de cela, les objecteurs «politiques» ou ceux qu'on qualifie de tire-au-flanc n'auront même pas le droit au service du travail, ils continueront d'aller en taule. Et les tribunaux militaires ne vont pas les condamner à moins de temps que les «bons» objecteurs, ça va encore allonger leurs peines.

Tout cela s'est passé après la votation, avec 35% de voix pour l'abolition de l'armée, qui n'ont fait aucune impression sur nos dirigeants. C'est un signe clair de l'arrogance du pouvoir.

GWR: Ne penses-tu pas que cette arrogance va encore aggraver la situation, que les militaires seront de plus en plus sur la défensive, et qu'ils devront être soumis à des pressions toujours plus fortes?

Rudi Epple: C'est bien ce que j'espère! J'espère que cette arrogance du pouvoir va aiguiser les contradictions. Et je souhaite, je plaide pour que dans pareille situation on ne lance plus d'initiative populaire; qu'on reconnaisse enfin qu'avec les initiatives populaires on peut tout juste retirer une part de légitimation à l'institution militaire, mais qu'on ne lui a pas retiré un seul homme, un seul franc.

Et c'est là qu'il faudrait affronter l'arrogance du pouvoir, en lui retirant des ressources.



Action directe!

GWR: Tu avais déjà proposé il y a cinq ans, lors du lancement de l'initiative, de lancer plutôt un mouvement d'objection collectif; de chercher à réunir dix mille personnes, par exemple, qui d'un coup refusent de servir l'armée. Est-ce que tu crois toujours qu'il faut aller dans cette direction?

Rudi Epple: C'était une idée parmi d'autres. En Suisse, on va vers une militarisation de la société, et il y a beaucoup de possibilités d'y résister localement, de manière décentralisée. Par exemple sur la question des places d'armes, comme Rothenturm; il y en a bien d'autres, on peut s'y oposer pratiquement. Ou bien: chaque village est tenu de mettre sur pied une organisation de protection civile, de construire des abris anti-atomiques; là aussi il y aurait des possibilités de bloquer les opérations, de résister. Au lieu de dire Suisse sans armée, on pourrait commencer par Ittingen sans armée – Ittingen, c'est le village où je vis. Chaque commune qui refuse d'héberger des militaires ou des installations militaires, chaque homme qui refuse d'aller au service militaire, chaque franc soustrait aux impôts retire bien plus que sa légitimation à l'armée. C'est comme ça qu'on arrivera à se défaire des militaires.

La résistance se prépare par les luttes sociales liées au désarmement de la Suisse. Le défaut de cette initiative, c'est qu'elle créait l'illusion qu'on abolirait ainsi l'armée. Ça contredit toutes les expériences: on n'instaure pas le socialisme par un vote populaire; on n'ôte pas le pouvoir à la bourgeoisie avec des bulletins de vote. Je veux dire par là qu'il faudrait se mettre à apprendre la désobéissance civile, qu'en Suisse aussi nous sachions créer une culture de la désobéissance civile. Ça permettrait d'aller de l'avant.

GWR: Le GSsA discute justement pour savoir comment continuer. On pouvait s'attendre à ce que le climat soit plus favorable à des changements réels, mais on a vu l'exemple du service civil. L'espoir du GSsA, c'est: nous avons provoqué un changement, maintenant nous voulons qu'il se traduise concrètement. Est-ce une illusion, comment va continuer le GSsA?

Rudi Epple: Je crois qu'ils vont lancer une nouvelle initiative.

GWR: Et échouer à nouveau?

Rudi Epple: Oui. Mais on verra cela ces prochains mois.

Même quand une initiative est acceptée, regarde comment ça se passe. L'initiative de Rothenturm ne voulait pas seulement qu'il n'y ait pas de place d'armes sur cette tourbière, elle voulait que toutes les tourbières soient protégées. Il y a quelques jours, des parlementaires ont dû présenter une motion pour que cette décision adoptée il y a deux ans devienne enfin réalité. On a introduit une modification constitutionnelle il y a deux ans, et on continue d'extraire de la tourbe à

tire-larigot, de détruire les marais. Voilà ce qu'on fait en Suisse des majorités populaires. Quelle dérision...

Nous n'avons pas en Suisse de tribunal constitutionnel auquel s'adresser, seul le Parlement est compétent. Et le mouvement de soutien à Rothenturm s'est dissous, il n'est plus là pour faire pression, il n'y a plus de contrôle populaire possible.

Pour une culture de la désobéissance civile

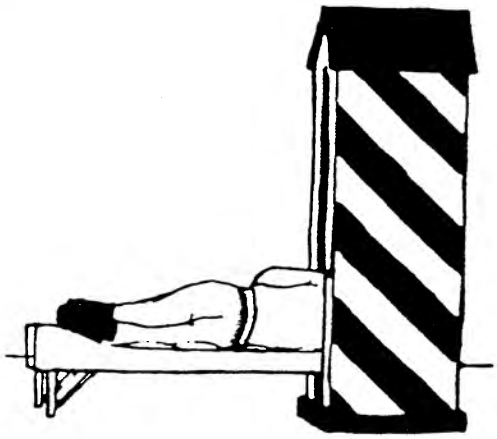
GWR: Y a-t-il en Suisse d'autres tendances, des mouvements qui proposent d'autres méthodes?

Rudi Epple: Sans aucun doute. Dans le mouvement de défense du droit d'asile, il y a une pratique de la désobéissance civile: les requérants d'asile menacés d'expulsion sont cachés. Il y a aussi ceux qui refusent le service militaire, ou les exercices de protection civile. Mais il n'y a pas de culture de la désobéissance civile, comme par exemple en Allemagne lors du boycott du recensement.

GWR: Le GSsA n'a pas eu un écho limité à la Suisse, il a aussi eu des répercussions à l'étranger. En Allemagne, nous essayons de propager l'idée de l'abolition de l'armée, de ne pas nous borner à demander quelques missiles de moins mais de dire: il faut complètement remettre en question l'institution militaire. Est-ce que ce n'est pas là un succès du mouvement suisse? En Pologne aussi, à l'époque des élections, il y a aussi eu des gens pour dire que l'armée et le service militaire devraient être abolis; dans d'autres pays il y a aussi eu des actions, partout on discute d'une éventuelle abolition de l'armée. En Allemagne, on ne peut évidemment pas parler d'initiative populaire, mais on envisage des campagnes contre l'armée.

Rudi Epple: C'est positif, oui. Mais je ne partage pas l'euphorie du GSsA, ce n'est pas seulement eux qui ont lancé cette idée dans l'air. Il y a des centaines d'objecteurs qui ne se sont pas bornés à propager une idée mais qui ont aboli l'armée personnellement, individuellement. L'idée de la défense sociale existe elle aussi depuis des dizaines d'années. Ce qui est important aujourd'hui, c'est qu'on en discute dans des cercles très larges. Mais je crois aussi à la nécessité de s'exercer à la désobéissance civile: cela fait déjà partie du processus de désarmement, du combat antimilitariste. Ce que vous envisagez en Allemagne, des actions directes contre l'armée, ça me semble plus efficace qu'une initiative populaire.

(adapté de l'allemand par Marianne Enckell)



Resistance à la Militarisation, en France, en Europe...

(Pâques 90, les 13, 14, 15/04 à Poutac-Tarn)

Faire léétat critique de la militarisation en France, des résistances, ouvrir les yeux sur d'autres pays, s'interroger si, dans le contexte international particulier que nous vivons, il existe des leviers pour tendre vers une démilitarisation de la France, autant de questions, débats, échanges que veulent susciter ces rencontres.

Ont d'ores et déja confirmé leur participation à ces rencontres:

—Bruno Barrillo, Patrice Bouveret, Jean-Luc Thiery du **Centre de Recherches Paix et Conflit** pour l'état critique de la militarisation en France.

—Michel Auvray pour la conscription.

—Des collectifs d'opposition aux accords Armée-Education.

—SOS Tahiti et Solange Fernex pour les essais nucléaires.

—Christian Brunier pour le Comité d'opposition aux ventes d'armes.

—Andrée Michel, sociologue, pour Femmes et Militarisation, au niveau international.

—Un Kurde Irakien pour les militarismes au Kurdistan.

—Des membres du groupe **pour une Suisse sans armée**».

—Pietro Pina pour l'objection fiscale en Italie.

—Des insoumis espagnols en lutte contre la conscription.

—Des refractaires à l'armée en DDR

RMFE c/o COT
BP 229
81006 Albi Cedex

EMMA LA NOIRE

Vanina courait le risque de publier un roman trop foisonnant, trop riche, car embrassant trop de sujets, et donc, finalement, peu cohérent. *Emma la noire*, en effet, aborde différents thèmes et couvre plusieurs genres : la politique fiction, l'autobiographie, le roman policier... Militante libertaire, Vanina courait également le risque, comme nombre d'auteurs avant elle, de rédiger plus un pamphlet qu'un véritable roman et de n'être lue que par quelques convaincus.

Heureuse surprise. Vanina a brillament relevé le défi et son roman se lit d'une traite. De multiples questions sont pourtant soulevées. Un pied dans le passé, un pied dans le futur, Vanina met en scène quelques personnages qui, de 1968 à 2008, se trouvent confrontés à un Etat qui a recours, de plus en plus, aux forces policières. Les espoirs nés des événements de 1968 s'altèrent lentement. Une certaine dépolitisation apparaît . Mais les problèmes politiques demeurent et, aux alentours de l'an 2000, l'affrontement entre le Nord et le Sud de la Planète, c'est-à-dire entre les pays riches et les pays pauvres peut difficilement être contenu. Des militants tiers-mondistes cherchent à s'organiser pour mettre un terme à l'injustice; malheureusement la police veille et réprime sans relâche. Les techniques informatiques leur facilitent la tâche, mais les tiers-mondistes apprendront bientôt à s'en servir à leur profit. Emma Goldman, bien que depuis longtemps décédée, sera d'ailleurs mêlée à leur combat.

Il est tentant de comparer ce livre au célèbre *1984* d'Orwell ou au *Meilleur des Mondes* d'Huxley. Mais Vanina se montre beaucoup moins pessimiste que ces deux auteurs. Comme l'exprime l'un de ses personnages, même dans un monde où sévit une forte répression, *«tant qu'une voix s'élève là où le silence est de règle, l'espoir subsiste»*. Et l'espoir, ce peut être de penser que ce livre, dénonçant le danger totalitaire qui guette la planète, éveille chez quelques lecteurs, le désir de s'y opposer.

Thierry Maricourt

78F, franco de port, en écrivant aux :
Editions Actatie
B.P. no 23
64130 Mauleon

LES ANARCHISTES DANS LA REVOLUTION ESPAGNOLE

L'œvre de José Peirats *La CNT en la revolucion espanola* (trois gros volumes publiés entre 1951 et 1953) a été heureusement résumée par lui-même à la demande de Giovanna Berneri pour *Volonta* qui le fit éditer en 1962. Entre cette première publication et la première édition en castillan en 1964, seuls les premiers chapitres ont été renforcés, les autres sont identiques. et le sont restés jusqu'à aujourd'hui. Avant de voir les raisons de cette fixation des faits, voyons les apports du livre.

C'est d'abord un fidèle résumé des trois volumes, mais le format réduit accentue certains traits. La décision de créer le Comité Central des Milices (chapitre VII) est briévement décrite, mais la description de la naissance des collectifs est similaire. La collaboration gouvernementale est plus clairement évoquée, avec un réfutation hardie de toute tentative de coup d'état de la CNT, et une forte critique de Fabregas, toutes choses absentes des trois volumes, de même qu'un aveu personnel en fin de chapitre. Pour mai 37, on retrouve un jugement à l'emporte-pièce sur les « Amis de Durriti », comme en 1951. Le dernier chapitre reprend la fin de la guerre, sans aucun recul, comme dans l'édition en castillan. Mis à part ces détails, on retrouve le travail solide étayé par des faits ou des citations, sans les tirades interminables (soit en jargon moralisant, soit en jargon sociologique) des historiens bourgeois et marxistes. Peirats, ouvrier maçon et autodidacte devenu journaliste dans la presse confédérale, se vit confier en émigration la tâche de rédiger l'histoire de la CNT. Etonné et ne se sentant pas le plus qualifié, il commença par refuser, mais le camarade qui lui confiait cette tâche lui répondit :«Toi seul es capable de la mener à bien». Et c'est cela qu'il faut connaître pour comprendre Peirats, soucieux d'écrire l'hisoire d'une organisation et non pas une œuvre personnelle, conscient sans doute de la fragilité des documents qu'on lui présentait et qui les citait le plus longuement possible.

Peirats, dans son résumé, fit plus œuvre personnelle, tout en adoptant le même critère d'effacement, abusif à mon sens (1). L'évolution de la CNT en exil l'amena à prendre position catégoriquement contre le groupe Esgleas—Montseny au nom des principes et de l'histoire de la CNT (2). *«Je suis entré librement dans la CNT d'Espagne il y a plus de quarante ans et j'abandonne librement la CNT de l'exil, avec beacoup d'amis et beaucoup plus d'ennemis. Mais je suis encore l'homme sans secte ni religion que j'ai toujours été. L'homme qui éxècre les politiciens et la politique. C'est pourquoi je la fuis»* (2). le congrès de la CNT de Montpellier en juillet 1965 marqua l'expulsion (du point de vue Esgleas—Montseny) de militants symboles de la CNT :Ramon Alvarez, actif et organisateur déjà en 34 aux Asturies, de Cipriano Mera devenu l'équivalent de général pendant la guerre et maçon en exil, Peirats, bien sûr, et le courant des jeunes libertaires, partisans d'une action anti-franquiste efficace.

A partir de ce moment, Peirats écrit avec plus de recul dans la revue *Presencia*, puis dans *Frente Libertario*, publie la brochure *Examen critico-constructivo* (1987) en réfléchissant sur l'histoire, mais sans tomber dans les attaques personnelles (4). Lorsque son livre en trois volumes est ré-édité par *Ruedo Iberico* à Paris, il verse les droits d'auteur pour la propagande en Espagne pour les groupes anarcho-syndicalistes. Avec la reconstitution de la CNT en Espagne, il condescend à participer à des meetings de présentation de la CNT avec Federica Montseny, sans pour autant lui adresser la parole, ni faire apparaître de divergences. Puis, face à la division, il se maintient à l'écart en participant d'abord à *Bicicleta*, puis à *Polemica*, dont le dernier numéro lui rend un chaleureux hommage. La revue *Anthropos* de Barcelone avait programmé un numéro sur Peirats qui devrait sortir d'ici quelques semaines. On ne peut que souhaiter qu' elle tente de réaliser un choix d'articles de Peirats par thèmes, puisque sa vision avant et après 1964 permet une approche plus complète, mais toujours fidèle à l'esprit qu'il considérait essentiel à la CNT :le refus des sectes, des manipulations et le respect des décisions des groupes anarcho-syndicalistes.

Frank Mintz

Notes :

(1) Par exemple sur l'assemblée du 20 juillet 1936 à Barcelone, voir *Presencia*, *Noir et Rouge*, Mintz *L'autogestion dans l'Espagne révolutionnaire* pp. 81.

(2) *La practica federalista como verdadera afirmacion de principios* Paris, 1964.

(3) *Ruta* nos 39, 26-12-1965; voir aussi Alvarez Ramon *Historia negra de una crisis libertaria* p. 253.

(4) Il reste, cependant, bien trop sévère vis à vis de Vernon Richards et de Cesar M. Lorenzo.

OTTO GROSS

le soulèvement
des fous
Georges Grosz
1915

Une Tragédie de la Modernité

Il était une fois, dans un temps reculé, coincé entre deux empires germanophobes, un chercheur d'or. Son nom était Otto Gross, il était né en Autriche dans la ville styrienne de Graz, non loin de la frontière yougoslave, en 1877. Il avait reçu une éducation facile, dans un milieu aisé: mère cultivée, père juriste, religion catholique récemment acquise afin que la famille fût plus conforme encore aux coutumes dominantes en ce pays. Tout souriait à l'enfant, très doué, qui avait horreur de l'école et dévorait les lectures, que l'on disait précoce et que l'ambition parentale vouait à un riche avenir.

I ANNEES DE FORMATION qui s'achèvent avec le siècle, par le choix des études médicales.

Le père, après avoir enseigné le droit à l'université de Prague quoiqu'il n'en eut pas les titres, se tourne alors vers la criminologie et devient un fervent reformateur, un Lombroso autrichien.

Le fils, quant à lui, se prend d'une étrange passion pour ceux que la typologie paternelle nommait «les criminels» ou mieux : dégénérés.

La ville de Graz, vieille cité universitaire depuis le 16eme siècle où enseignait un certain Kraft—Ebing, n'était pas étrangère à cet austro-marxisme qui agitait alors le territoire des Habsbourg et un grand mouvement ouvrier s'y produisit dans les années de fin-de-siècle où les anarchistes n'étaient pas inactifs: Johan Rissmann, ami de Peukert fut l'un des leurs.

Parmi les spécialités locales, on comptait le goût immodéré pour l'arsenic —à chacun son absinthe,—, et le jeune Otto Gross fut arsenicomane avant que le siècle prit fin.

1900: dans la capitale décadente s'il en fut, Vienne, Sigmund Freud publie : «*Die Traumdeutung*» soit «L'interprétation des rêves», Otto Gross s'embarque sur un navire pour l'Amérique latine, comme médecin.

Qu'allait-il faire là-bas? Il a vingt-trois ans. Il en revient, un an plus tard, chargé d'images fortes —paysages— et d'un souvenir qui lui colle à la peau; il a troqué l'arsenic pour l'opium, la morphine et la cocaïne.

Son premier écrit date de 1901, un texte de pharmacopée publié dans une revue médicale.

Rien de plus classique pour un esprit averti que de passer de la médecine à la neurologie, de la neurologie à la psychiatrie, de la psychiatrie à la psychanalyse.

C'est ce que fit Otto Gross aux toutes premières années du siècles.

C'est aussi ce que firent nombre de noms restés célèbres jusqu'à nous.

Très informé par le milieu familial et par le métier qu'il s'était choisi, des récentes découvertes qui agitent la profession, Otto Gross n'ignore rien des publications de Freud. En 1902, il publie son premier article de psychologie sociale: «pour une phylogenèse de l'éthique», dans la revue d'anthropologie criminelle de son père.

II LE DEUXIEME TEMPS DE SA VIE EST OUVERT: IL VA DE 1901 A 1908:

Otto Gross devient psychanalyste, rencontre Sigmund Freud, pose les bases d'une psychanalyse politique, devient anarchiste, tente des désintoxications réitérées dans la clinique suisse d'avant-garde du Burghölzi, épouse par amour Frieda Schloffer, une jeune fille de famille aisée à Graz, non sans tiraillements parentaux, ne tient pas en place, se ballade dans les villes principales de langue allemande: Zürich, Münich, surtout.

C'est au cours de ces années là qu'il se rend également à Ascona, espace d'Utopie proche du lac Locarno où se croisent, depuis les séjours de Bakounine en ces lieux dans les années 1870-74, tout ce que l'Europe Centrale et l'Europe de l'Ouest compte d'expérimentateurs de la modernité: arts et politiques, dévots de la libération du corps et théoriciens de l'émancipation humaine.

L'ensemble, psychanalyse orthodoxe et alternative libertaire, s'effondre dans un double échec: côté psychanalyse, il fait les frais d'un enjeu Jung-Freud où il est arrivé trop tôt; côté anti-autoritarisme appliqué dans la vie quotidienne, il se retrouve poursuivi pour homicide involontaire, comme adepte de la mort librement choisie, ce qu'on appelle de nos jours: mourir dans la dignité. Pis que les poursuites policières dont il est l'objet, deux femmes, à cinq années de distance, sont mortes par overdose de cocaïne fournie par lui-même et dont l'une au moins, Sophie Benz, fut son amour quatre ans durant, anarchiste et peintre de Münich, fille d'un universitaire de renom, et que les sources disent très brillante. Deuil, dont Otto Gross s'explique longtemps après, à quoi il trouve cependant, une issue provisoire.

III TROISIEME TABLEAU DE LA TRAGEDIE, 1909–1913: LE PSYCHANARCHISTE ET «DER SOZIALIST»:

Heidelberg, université des élus: les grands esprits de l'Allemagne sont tous passés par là; en ce temps là, Max Weber en est la figure de proue. Cette bourgeoisie des lettres s'ennuie ferme et Otto Gross est leur fou. Il bouscule leur conservatisme et leur offre un peu de son âme; l'ensemble est relaté dans un livre paru en français il y a dix ans: *Les sœurs von Richthofen, deux ancêtres du féminisme dans l'Allemagne de Bismark*. La bonne société d'Heidelberg finit par digérer Gross et retourne à ses occupations très–bourgeoises. Il lui reste de l'aventure un enfant: Peter Gross, fils d'Else von Richthofen, épouse de Jaffé.

1911: éclate dans *Der Sozialist* la querelle : *politique et psychanalyse*, sous la plume de Berndl, annotée par Gustav Landauer, puis rebondit en 1913, dans *Die Aktion*, la revue d'avant–garde berlinoise. Quelques articles, des lettres sont échangés, peu aimables du côté anti–analyse, qui plongent Gross dans un complet désarroi. Il écrit alors au médecin zurichois Fritz Brupbacher une lettre poignante dans laquelle il cherche soutien: *«ceux-là même parmi qui je voulais travailler, les anarchistes, me rejettent.»*.

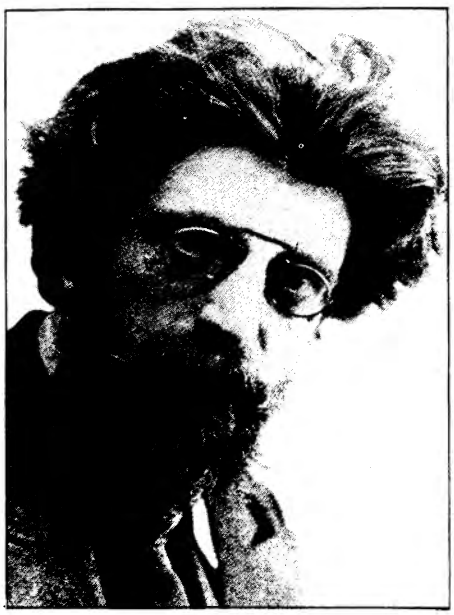
Outre Fritz Brupbacher, Otto Gross avait un ami: Erich Mühsam. Celui-ci avait écrit à Freud, en 1907, une lettre –presque un poëme– pour le remercier d'avoir inventé la psychanalyse, qui, écrit-il, *«grace à votre élève Otto Gross, m'a rendu mes capacités créatrices.»*.

IV 1913-1915: CAIN CONTRE LE PATRIARCAT.

Dans la longue tradition romantique, de Byron jusqu'à Baudelaire, Caïn est devenu l'image du maudit.

Otto Gross fit de Caïn, le nom même du révolté et Mühsam donna ce nom à son journal: *Kain*.

Le père Gross, quant à lui, aurait volontiers déporté aux antipodes, en bon darwiniste qu'il était, tout ce que la société comptait d'encombrants: malformés ou révolutionnaires. Dans les années 1900 à 1910, le père Gross fait interner par deux fois son enfant, l'une pour désintoxication, l'autre pour le soustraire aux recherches policières. Il met un acharnement passionné à désirer à la place du fils –et en son nom– un prolongement de soi-même; à quoi Gross le jeune trouve une échappatoire parmi les bohémiens –c'est leur nom–, utopistes, et autres **Weltverbesser** c'est à dire: perfectionneurs de l'univers.



Erich Mühsam, 1878 - 1934, écrivain et anarchiste

Dans la première décennie du siècle, les intérêts père–fils, aussi antagonistes soient-ils, convergent sur un point au moins: sauver sa vie.

Fin 1913, tout change: depuis 1908, Otto Gross laissait son épouse Frieda vivre sa vie maritalement avec Ernst Frick, un anarchiste de Zürich, artiste peintre de son état, après avoir assuré à deux reprises la direction du journal *Weckruf* (Le réveil) et commis un attentat pour délivrer un révolutionnaire russe emprisonné dans les années 1905. Frieda Gross garde avec elle Peter, fils qu'elle eut avec Otto Gross et trois filles de son union avec Frick.

En vertu du développement du droit, tous portent le nom de Gross, avec la bénédiction dudit, grand matriarque rompu depuis longtemps aux thèses de Bachhofen. L'acte est plus que pensé, il est prôné, recommandé et représente pour Otto Gross outre une libération sexuelle, l'émancipation même des femmes et des hommes, lesquels tous, sont à ses yeux, victimes de l'ordre des pères.

Le vieux Gross, criminologue internationalement connu pour sa part, a reçu le message: renoncer à son fils soit, mais jusqu'aux limites de l'héritage.

Il fait donc enfermer une troisième fois ce fils, alors agé de plus de trente ans, afin de le faire déclarer dément. Irresponsable en termes psyciatriques, c'est-à-dire mineur. Mineur, c'est-à-dire déshérité; déshérité c'est-à-dire: Gross le vieux récupère son petit-fils élevé selon des principes «débridés» et dépossède de son nom la fille de Frieda, Eva, devenant de la sorte: bâtarde.

Le nœud vif patriarcal –transmission du nom et des biens– est la limite ultime que le vieux criminologue, toute passion paternelle éteinte, met ses derniers jours à défendre. Ayant donc rédigé testament sur testament, par où il indiquait qu'Otto Gross resterait sous tutelle légale au-dela de sa mort, Gross le vieux décèda.

L'affaire prit un tour public lorsque les amis d'Otto Gross engagèrent une campagne, dans leurs revues d'avant–garde, pour sa libération: même Max Weber se souvint des services rendus par Gross et rédigea une attestation de bonne santé mentale devant les autorités. De Prague

jusqu'à Berlin, de Münich à Paris où Blaise Cendrars prend fait et cause pour ce héros du siècle nouveau, la lutte des fils contre les pères a trouvé son théatre. Otto Gross est minorisé, mais pas poursuivi en justice; dans la ville de Prague, Franz Kafka écrit: *Le verdict*...

... VIENT LA GUERRE

Otto Gross est citoyen d'un pays belligérant quoique résidant peu à l'intérieur de ses frontières natales. Quel effondrement la première guerre mondiale put-elle représenter pour un qui ne pouvait ignorer l'anti-militarisme, qui mit l'anti-autoritarisme au centre de sa lutte et concevait l'oppression comme radicalement **violante**? Certainement pas la déflagration qu'elle signifia pour les classes aisées qui de Stefan Zweig à Clara Zetkin, de l'internationalisme ouvrier au féminisme pacifiste fut pour tous unanimement la fin de l'humanisme et la régression qu'ils soulignent eux-mêmes.

Certainement pas pour Otto Gross et ce pour plusieurs raisons; en 1914, Otto Gross, agé de 37 ans, en a déjà vu de toutes les couleurs: il est toxicomane à son corps défendant —Otto Gross n'a jamais dans sa vie commis la moindre apologie de la drogue et a tenté à maintes reprises de s'en déprendre—Il appartient à la première génération de psychanalystes, ceux qui entre 1900 et 1910 élaborèrent la pratique psychanalytique dont il fut dès lors un dissident remarqué, mais la psychanasyse l'a raté; Jung s'est emparé de lui, a pillé ses idées, en fit deux œuvres au moins directement inspirées de lui, s'est interposé entre Gross et Freud, et, ébloui par Gross, son immense savoir mythologique et ses théories émancipatrices, cèda à un transfert dont Sabina Spielrein finalement le délivra, rejetant tout à la fois Otto Gross et bientôt Sigmund Freud. Par le diagnostic erroné de «dementia precox», l'ancêtre de la «schizophrénie», Jung espérait s'offrir en Gross une observation qui le propulserait au rang d'inventeur scientifique de son rival, Freud, tandis que Gross, ainsi étiquetté, se voyait rejetté dans les marges asilaires et de la sorte, sa menace intellectuelle, neutralisée.

Freud, quant à lui, abandonnait la partie, non sans faire savoir qu'il avait «trop d'estime pour Otto Gross». Otto Gross envoya, en effet, son article théorique *L'idéogénité de Freud à Kraepelin* à Freud, un texte charnière entre psychiatrie et psychanalyse, qui interessa fort le professeur lequel fit montre, alors, d'une modestie sympathique: *«L'événement est un livre arrivé hier d'Otto Gross* Sur les infériorités psychopathologique, *pas encore étudié, mais apparemment à nouveau très précieux, d'une synthèse hardie et débordante d'idées (...) Quel dommage pour ce grand esprit! Je ne sais d'ailleurs pas si je pourrai comprendre le livre. Certaines choses vont chercher trop haut pour moi (...) Est-ce chez lui une régression comme dans la névrose, ou sont-ce mes propres limites?*

Les espoirs d'Otto Gross en la science sont détruits dès 1908 et ses espoirs personnels en la psychanalyse, également.

La vie libertaire lui a déjà apporté de nombreuses complications, brouilles, et déconvenues. Il a échoué, pour son propre compte, sur plusieurs fronts, bien qu'il ait apporté à ceux qui le croisèrent de grandes et bonnes choses.

Ni sédentaire, ni possédant, Otto Gross a déjà posé l'essentiel de son œuvre et de sa pratique aux premières années du siècle.

Mais un sursaut le prend :en 1914, il va se soigner de son plein gré chez Steckel, psychanalyste, autrichien également, tenu en faible estime par Freud, au demeurant. Il cotoie fous et psychotiques et analyse leurs rêves. Il travaille là, enfermé et soignant, toujours faisant de l'adversité création, et tente une deuxième tranche d'analyse avec Steckel. Lequel, quelques années plus tard, rapporte que le diagnostic de Jung —schizophrénie—, était bel et bien erroné, et que Gross reprenait vigueur, travaillant avec acharnement, et toujours productif. La guerre provoque l'émigration de Steckel à New-York; Otto Gross, une fois de plus démuni, s'engage comme médecin militaire et soigne les malades du typhus.

CINQUIEME TABLEAU: 1916—1920: REVOLUTIONS.

1917, révolution russe et Brest-Litovsk. En Hongrie, soviets de soldats. 1918: débuts de Vienne-la-Rouge, Arnold Schönberg fonde la très élitiste et néanmoins révolutionnaire : *société d'éxécutions musicales privées*. 1918: Münich se soulève et crée la République des Conseils de Bavière; Gustav Landauer, Erich Mühsam, Ernst Toller, en sont les premiers rôles. 1918: vient le tour de Berlin, les spartakistes ici, l'emportent; mais ils sont écrasés.

1918: Otto Gross écrit *Die Kommunistische Grundidee* ... La signification fondamentalement communiste du Paradis, son texte théorique politique le plus important.

Que serait allé faire au front, un homme qui pensait que les révolutionnaires d'hier reproduisent inlassablement les principes d'autorité et le patriarcat? Otto Gross, testament ou dernier sursaut, ne cultive pas son petit jardin, aux dernières heures de la modernité. Il apporte son ultime contribution et fonde la psychanalyse libertaire, préliminaire, selon lui, à toute révolution.

Janvier 1919: assassinats que l'on sait dans Berlin en émeute. Tout est fini. C'est la ville que se choisit Gross pour mourir. En octobre 1919, d'après son ami Franz Jung, il arrive en ce bout du monde:

«C'est dans cet état d'esprit qu'il vint à la fin de l'automne 1919 à Berlin. C'est alors que nous nous séparâmes. Pour moi, il n'y avait pas d'obligation de sombrer avec lui, pour lui, il n'y en avait pas de vivre avec moi. La capacité de vivre semblait enfouie, proche d'un compromis. Des éxigences, à caractère d'ultimatum réciproque restèrent sans effet. Jamais un être humain ne montra plus clairement la volonté de ne plus vouloir vivre que Gross à cette époque. C'est ainsi que nous nous séparâmes, et finalement aussi, les derniers êtres qui, auparavant, avaient été ses proches et sur qui il sentait qu'il pourrait s'appuyer. Et pourtant, c'était faux, bien que cela semblât nécessaire. Ce n'est pas que Gross n'ait plus eu la volonté, mais il n'avait pas la possibilté de continuer à vivre. Il était prêt à un compromis. Il voulait faire la paix avec son entourage. Dans une hâte fièvreuse, il travailla à ses derniers écrits. L'édifice était prêt, devant ses yeux. Il se voyait accompli. Il laissait de côté l'essentiel, les conséquences dans la réalité et c'est là qu'on aurait dû l'appuyer, reconstituer l'équilibre, mais le reste lui semblait indifférent. Il commença à écrire comme un écolier de ses propres travaux, automatiquement. Vers l'extérieur, il était devenu enfant, dans l'espoir d'être introduit dans la convention qu'il avait jadis abandonnée. Ce que l'enfant réussisait à faire, il devait le réussir, lui aussi. Il avait faim et froid, il n'avait ni mesure ni soutien matériel. Pendant des nuits, il restait dans la rue sans logement, sans narcotique qu'il cherchait fiévreusement d'une pharmacie à l'autre. Tous ceux qui voulaient l'aider —et curieusement, durant ses dernières semaines, il gagna beaucoup de gens qui voulaint l'aider— en sentirent l'impossibilité. On n'avait pas le droit de l'aider et Gross l'a refusé. Il pleurait pour une place au chaud, pour ceci et cela, mais ensuite, il ne s'en souciait plus. Il perdait l'argent que les gens lui donnaient, ne retrouvait plus la pharmacie qui pourtant lui donnait des narcotiques, oubliait l'adresse de la maison où on l'attendait. C'est ainsi qu'on pouvait voir, en decembre dans les rues de Berlin, un homme affamé et en haillons courir dans la tourmente de neige. En pleurant fort et en se recroquevillant pour tenir sa poitrine et ses doigts au chaud. Les gens s'arrêtaient et riaient derrière lui: un fou, pensait le plus grand nombre. Mais lui, continuait à marcher en trébuchant; jusqu'à ce que la fin arrive; le 13 fevrier 1920, il mourut».

On l'enterra par erreur au cimetière juif de Berlin, après deux jours passés à l'hopital de Treppow où il succomba à une pneumonie.

Otto Gross, au centre

Tragédie de la modernité, tel nous semble le lot d'Otto Gross: Dix ans plus tard, Wilhem Reich commence ses écrits freudo-marxistes, que beaucoup d'entre nous tinrent jadis pour pionnier, sinon unique. Reich ne cite pas son prédécesseur, comme les analystes de seconde génération ne le citent pas non plus. Les anti-psychiatres récents ne parlent pas de lui et ne semblent pas le connaître: une mort réussie que cet oubli unanime jusque parmi les anti-autoritaires des années 68.

Car Gross n'était justement pas un Freudo-marxiste. Ses présupposés sont tout autres et il ne cherche pas à construire un système huilé où tout prendrait place et explication, infrastructure et psychostructure.

Marxiste, il ne l'est pas du tout! Stirnerien bien plutôt, Nitzschéen sans conteste, et Freudien jusqu'au bout.

Gross, ce Rimbaud styrien, était venu trop tôt. Il a tout fait trop vite, dans les limites du siècle où s'inventa le bref espace autre: autres arts, autre art de vivre, autres pensées, autres choix, autre chose.

En 1920, quand il meurt, un an après Rosa Luxembourg et un an avant Kropotkine, c'est fini. Le nouveau monde s'écroule. L'URSS sombre dans l'autoritarisme et l'Europe est jugulée. La guerre de 1914-18 est vue par les fils rebelles, comme la revanche des pères qui envoient à l'abattoir plutôt que de se voir détronés, les inventeurs d'une modernité que le siècle s'étendant a grand mal à apprivoiser. En 1920, les révolutions sont finies, l'avenir est déjà derrière soi.

Otto Gross, personnage peu connu, croise plusieurs histoires. Et une seule aventure, rarement synthétisée, celle de l'engendrement d'une modernité dont notre fin—de—siècle connait de pâles échos. Entre Monarchies austro-hongroise et prussienne, il établit son centre, excentré, dans la république helvète. Le nomadisme était son fait. Il se déplace tellement, qu'on ne sait pas toujours où il est, quand. Il a croisé tout ce qui se comptait de modernité dont il fut, en quelque sorte, l'emblème: Médecine, Droit naturel, Psychiatrie: il travailla à la clinique de Kraepelin; Psychanalyse: Freud le tenait pour un brillant esprit; Littérature: nombre de romans (non traduits en français) l'évoquent; Peinture: ses amis étaient surtout artistes; Poésie: son plus fidèle ami, Erich Mühsam était poète; Politique enfin, si on peut ainsi qualifier l'anarchisme dont il fut l'un des adeptes les plus originaux.

Otto Gross, traversant à grandes enjambées tous ces champs, fut l'utopiste le plus moderne —si ce mot a un sens—, aux yeux contemporains, que l'on connaisse.

De son vivant, il suscita admirations et passions. Dans sa mort, il sombra sous un oubli immense, signe du grand dérangement que l'on crut clore, en l'enterrant par mégarde au cimetière juif de Berlin.

Un tel rebelle, errant jusqu'au point de périr grelottant dans la rue, renié par ceux qui l'aimèrent, ne pouvait-il être que «juif»?

Il ne l'était pas. Il avait repris la religion de ses ancètres, le protestantisme, minorité religieuse dans l'Autriche impériale, pour emmerder son père.

Sa vie est une légende, dont il mourut, faute d'être entendue comme réelle, et les rares curieux qui l'approchent aujourd'hui ne sortent guère de l'effet de spectacle.

On en fit le démiurge vaincu de la société d'Heidelberg (Martin Green), l'enjeu négligé, sinon négligeable d'une rivalité Jung-Freud (Hurwitz), le prototype romantique du fils rebelle (Blaise Cendrars); on en fit le prêtre orgiastique d'un culte pan—sexuel (Eros and Anarchy). On mit en valeur récemment son apport pour le féminisme (Nicole Gabriel).

C'est pourquoi nous voulons dans ces pages, le céder moins à une biographie narrative, peu ou prou disponible aujourd'hui en français (la meilleure est chez Jacoby *Destins de la gauche freudienne*), encore bien moins au légendaire, sorte de deuxième mort, mais plutôt revenir sur l'anarchisme qui meut sa vie entière, dont arts et psychanalyse ne sont pour lui qu'une forme, lui dont la vie, faite de ruptures répétées semble moins volontarisme que nécessité impérieuse.

Pour ce faire, nous remontons le cours du temps, du point final de février 1920, où l'utopie fut laissée en suspens, jusqu'aux formulations de sa pensée, libre, s'il en fut.

1920! quelle date pour mourir! Dans Berlin endeuillée, les premiers voyageurs vers l'URSS communiste rapportent de sombres murmures. Dadaïstes et expressionnistes s'effacent devant la «Nouvelle Objectivité». A Prague, Kafka n'en a plus pour longtemps, lui non plus.

1920: Otto Gross agonise dans une ville condamnée, loin de Vienne où le Docteur écrit *Au dela du principe du plaisir*.

Nous sommes retournées sur ses traces. Elles n'ont pas fini de nous livrer leurs trésors. En voici des fragments:

C.A. –J'ai découvert Otto Gross, il y a dix ans, à la parution du livre de Martin Green *Les sœurs von Richthofen, deux ancêtres du féminisme dans l'Allemagne de Bismarck face à Otto Gross, Max Weber, D.H.Lauwrence.* **Je n'avais jamais entendu jusqu'alors, le nom même d'Otto Gross. Ce qui se disait parmi les critiques qui lancèrent la traduction sur le marché français était stupéfiant. Ils en parlaient comme d'un personnage –et personnage est bien le mot– important et dont la célébrité, à les en croire, allait de soi.**

N.G. –Le livre sort en 1979 en France, en 74 aux Etats–Unis. C'est important parceque la correspondance Freud-Jung sort en 1975. Et, au cours de l'année 1908, de nombreuses lettres sont consacrées à Otto Gross. C'est peut-être pour ça que les critiques savaient qui était Gross. Et ceux qui avaient bien lu Jones qui le mentionne comme une tête géniale et qui s'est suicidé.

C.A. –C'est leur faire grand crédit! Je me souviens surtout de l'article du *Monde* **qui présentait Gross psychanalyste en disant qu'il pensait que le rapport de l'état au citoyen était un rapport homosexuel parce que l'état plaçait le citoyen sous son autorité. Sic; j'avais trouvé ça prodigieux.**

N.G. –Je vais te donner la citation exacte: *la contradiction est à la base même de l'Etat. L'Etat porte le symbole homosexuel: il est construit de façon hiérarchique, c'est-à dire, l'un pèse toujours sur l'autre.*

C.A. –je me suis précipité dans *Les sœurs von Richthofen* **à la recherche d'Otto Gross. Déception; de Gross, pas grand chose, noyé dans un fatras d'informations. J'en étais là de ma curiosité insatisfaite et rangée au placard, quand dans l'année 1988, j'entends uhe conférence de Nicole Gabriel** *Otto Gross: Matriarcat et utopie.* **Dans le fond de la salle, j'éxultais. Ce que j'entendais de la biographie de cet homme, de ses actes et de ses écrits, me plongeait dans une joie non dissimulée. Il y avait là, dans cet anachronisme rompant le gris présent, l'utopie faite homme.**

Nicole Gabriel avait fouillé les sources allemandes, et voici ce qu'elle en trouva:

N.G. –Alors moi, je connais Otto Gross depuis beaucoup moins de temps. Je l'ai découvert il y a quatre ans, alors que j'étais tout près de Locarno, sur le Lac Majeur. Cet endroit est tout près d'une montagne sacrée. C'est une colline, le Monte Verita. Toute la région a été le lieu où, à partir du dernier tiers ou quart du XIXeme siècle, toute sorte de gens, venant de bords complètement différents, sont venus vivre, souffrir, proclamer et commenter de nouveaux modèles de vie, individuelle, et de vie en communauté. Et toute cette région est d'une beauté extraordinaire. Alors, pourquoi elle est belle? Les couleurs sont plus intenses qu'ailleurs. On a des aurores roses-roses; des hortensias d'un bleu que je n'ai jamais vu ailleurs. Rose-Rose? comment dire? comme dans l'Odyssée. Voila. Tu sais, quand Ulysse se réveille de tous ses malheurs, il dit qu'il sent l'aurore aux doigts de rose. Qui le régénère. Qui le remplit de joie, de calme. Voila. C'est ça que j'ai senti là-bas.

Les orages sont plus violents qu'ailleurs. C'est un endroit qui a quelque chose de cosmique. On dit que la radio-activité y est plus élevée qu'ailleurs et que les avions ont de la peine à survoler cette région, qu'ils sont parfois déviés de leur cours (ce qui a été démenti formellement par les bureaux de la Swiss-air). Mais alors, cette région, comme les autres, est une région de tourisme de masse et une région de tourisme riche, de masse. Cependant, on sent, il y a encore des signes qui montrent encore aujourd'hui que beaucoup d'Ulysse sont passés par là. Il y a beaucoup de restaurants végétariens par exemple; et de restaurants sans alcool. Il y a, chez les antiquaires, des bibliothèques extraordinaires qui sont vendues pour quelques francs suissses, le livre. Et je me souviens aussi de deux petites vieilles, toutes normales, pourtant, dont l'une était peintre et l'autre poète et qui continuaient à se battre pour publier et exposer, comme si elles avaient vingt ans. Et qui ont quelque chose de cette, ce n'est pas de la frénésie, mais c'est peut-être de la frénésie, cette volonté d'entreprendre quelque chose de nouveau, tout le temps. Il y a aussi quelque chose que je voudrais mentionner, c'est le côté à la fois nordique et méridionnal, et

quand je dis méridionnal, c'est presque oriental, dans la luxuriance de la végétation. Il y a des espèces de palmiers qui ont des feuilles comme des éventails japonais. Et l'autre contraste, c'est entre la douceur et ce côté paroxystique; la douceur qui vient de la lumière et —j'ai déjà parlé des orages—un côté paroxystique qui s'exprime aussi dans le baroque tessinois, des immenses statues en bois. Je me souviens d'un chemin de croix à ciel ouvert, sur une petite colline de Brissago. Et qu'est-ce que c'est que ce lieu? Justement. Alors: la montagne sacrée. J'y suis allée en pélerinage, parceque je savais que tous ces souvenirs s'y étaient sédimentés et qu'une grande exposition sur ces utopies avait été transformée en musée. L'exposition s'appelait *Les mamelles de la vérité* et les mamelles, en fait, c'était les deux collines du Mont Vérité, parce qu'il y en a deux. Alors, Harald Zeemann qui a fait de grandes expositions dans les années 70, puisque je crois que la précédente c'était justement *les machines célibataires*, avait voulu rendre hommage à tous ces utopistes, non pas en les enfermant dans un musée, mais sur les lieux mêmes, dans ce paysage maternel.

Alors, les deux mamelles, maintenant? Qu'est-ce que c'est? L'une serait l'anarchie, c'est-à-dire tous les projets de vie en communauté, une utopie sociale. Et l'autre serait la somme des recherches individuelles pour rendre l'individu meilleur et le monde meilleur. Ainsi, tous les essais de ressourcement, à travers le végétarisme, le naturisme, la danse, tout ce qui fait intervenir le corps, mais aussi l'âme, la religion, la théosophie, les cultes extrême-orientaux et tout ce qui a été refoulé par la civilisation industrielle qui triomphait à la fin du XIX eme siècle dans la ville, alors que là, c'est la nature; le culte du progrès, une culture masculine, de triomphe sur la nature et sur les pulsions de l'individu, là donc, au Monte Verita, renaissaient les cultes de la Grande Mère, de l'enfant divin qui est Dyonisos et non le Christ, les cultes de la fécondité; ces mamelles, c'est celles de Diane d'Ephèse.

Et alors, ce qui est intéressant, c'est que le mouvement ouvrier qui se constitue avec la révolution industrielle, exprime aussi une révolte contre ce nouvel ordre social et individuel, cette nouvelle discipline qui lui est imposée par la force et donc, il y a un lien entre la révolte de l'individu et les utopies socialistes et anarchistes.

C.A. —Tu sais qu'au sein du mouvement anarchiste, la fin du XIXeme siècle voit se développer beaucoup d'expériences précisément de ces alternatives dont tu parles: végétaristes, naturistes, sportives. C'est pas seulement l'apanage des hautes classes.

N.G. —Exactement. Et ce qui m'intéresse par rapport aux femmes socialistes allemandes qui sont embrigadées à ce moment dans une lutte pour leur émancipation de sexe et de classe, c'est la présence de femmes au Monte Verita.

C.A. —Evidemment, la présence de femmes! Qui vient au Monte Verita?

N.G. —Ben... Bakounine! Dès 1869! Les premiers à s'établir là-bas sont deux végétariens; l'un qui est d'origine hollandaise, Oedenkoven et l'autre Ida Hoffmann, allemande. Et puis, peu à peu, toute la Bohème de Münich et de Berlin. Alors, il y a des peintres, des danseurs: Laban et ses élèves, Mary Wigman qui a donné naissance à la danse moderne. Oui, c'est pas étonnant, la danse: le Monte Verita, c'est une plate-forme pour la libération du corps. Isadora Duncan, plus tard.

Puis Malatesta, Cafiero. Il y a un écrivain, nommé Erich Mühsam. Il vient de Berlin, et il se moque bien des végétaristes; il est déjà anarchiste à cette époque, il l'a toujours été. Alors, il y a un poème merveilleux de lui, sur le Mont Verita *«Wir essen Salad, Wir essen Salad...»* « Nous bouffons de la salade, nous bouffons de la salade...» *«und essen Gemüse früh und spät»* « et mangeons des légumes du soir au matin »!

Alors, c'est l'afflux de la bohème, mais ça continue pendant la guerre. Les dadaïstes viennent. Je crois que la femme d'Hugo Ball, Emmy Hennings, vient; qu'elle est même morte près d'Ascona en 46. Il y a les Russes, Jawlensky, Marianne Werefkin; il y a eu Kropotkine...

Mais enfin, pour en arriver à Otto Gross, c'est la pré-guerre et lui, il est venu en 1905, je crois, pour la première fois. Il a séjourné longtemps et souvent de 1905 à 1909.

Donc moi, Gross, je l'ai trouvé pour la première fois dans un article du catalogue de cette exposition *Monte Verita* et alors, c'est le choc de la rencontre de cette personnalité extraordinaire, dont je me demandais comment elle avait pu m'être cachée aussi longtemps. Et les difficultés qu'avait rencontrées l'auteur de cet article, lui-même psychanalyste, pour le sortir de l'oubli.

Alors: Gross était psychanalyste, né en 1877 à Graz en Autriche; enfant prodige et fils d'un personnage connu qui est l'inventeur de la criminologie moderne. Enfant prodige puisqu'à vingt deux ou vingt trois ans il est Privat-Docent, chargé d'enseignement à la faculté de Graz, en psychiatrie; puis il est assistant du grand psychiatre allemand Kraeppelin à Münich, qu'il ne craint pas de contrer en pratiquant la psychanalyse selon les enseignements de Freud. Alors, Gross fait partie de cette Bohème de Schawing (Schwabing, c'est le quartier des artistes de Münich) qui fait son entrée au Monte Verita; qui trouve dans le Monte Verita un terrain d'expérimentation, très loin de la ville. Alors: c'était un psychanalyste pas du tout commun puisque, apparament, il ne faisait pas payer les clients, ses malades; les psychanalysait dans les cafés à des heures indues, c'est à dire parfois des nuits entières. Voici comment Jones en parle: « *A la toute première place, au café Passage à Münich, régnait Otto Gross. Il réalisait au plus près cet idéal romantique du génie et illustrait aussi la ressemblance supposée du génie avec la folie, car il souffrait d'une forme de démence indiscutable qui culminait devant mes yeux en meurtre, asile et suicide. Ce fut mon premier instructeur en technique psychanalytique. C'était une démonstration hétérodoxe à de nombreux égards. Les traitements analytiques se déroulaient tous à une table du café Passage où Gross passait la majeure partie des vingt-quatre heures: le café ne fermait pas. Mais un tel pouvoir de deviner les pensées intimes des autres, je ne l'ai jamais rencontré ailleurs et ce n'est pas non plus quelque chose qui se décrit aisément. Peu après, il entrait à l'asile du Burghölzli où Jung fit de son mieux pour l'aider. Jung avait l'ambition louable d'être le premier à analyser un cas de démence précoce et il y travailla intensément. Il m' a déclaré un jour avoir travaillé pendant douze heures avec Gross, jusqu'à ce qu'ils soient presque réduits à l'état d'automates dodelinant de la tête. Toutefois, Gross s'enfuit de l'institution et adressa à Jung la lettre suivante qui doit être seule de son espèce:* **«Cher Jung; j'ai escaladé le mur de l'asile et je suis maintenant à l'hotel X. Ceci est une lettre de mendicité. Envoyez-moi, s'il vous plait de l'argent pour les frais d'hotel et également pour le billet de train pour Münich; sincérement vôtre, O.G»** ».

Il a une vie rien moins que rangée; il est certes marié à une jeune femme qui s'appelle Frieda Schloffer, mais il a la même année deux enfants, tous deux nommés Peter, l'un avec Fieda Schloffer sa femme, l'autre avec Else von Richthofen qui est elle-même mariée. Else était la meilleure amie de Frieda Schloffer, mais Frieda, c'est aussi le nom de la sœur de Else von Richthofen, une Frieda qui s'appelait à ce moment là Weekley parcequ'elle était mariée avec un professeur de littérature anglaise qui avait parmi ses étudiants un certain D.H. Lauwrence... C'est Gross qui persuadera Frieda von Richthofen—Weekley, qu'il aime aussi, de quitter son mari pour suivre son désir, suivre Lauwrence. C'est le prototype de Gundrun dans *Women in love* et *The Rainbow* (« Femmes amoureuses » et « L'arc -en-ciel », deux titres de deux romans de D.H. Lauwrence)

En plus, lui qui était médecin, était morphinomane. A vingt ans, il s'était embarqué comme médecin de bateau pour les mers du sud, s'était accoutumé aux paradis artificiels dont il ne se défera jamais.

Donc il avait connu aussi la médecine et la psychanalyse de l'autre côté, c'est-à-dire qu'il avait subi deux cures de désintoxication, l'une en 1902, l'autre en 1908, et alors là, c'est le côté sensationnel de l'affaire, cette cure s'est faite au Burghölzli sous la direction de Carl Gustav Jung. Et le médecin qui avait donc envoyé ce malade à un confrère, c'était Freud; et c'est là que la correspondance Freud-Jung apporte des éclaircissements non seulement sur la personnalité de Gross qui a absolument fasciné les deux hommes, mais aussi sur le conflit qui ne va pas tarder à séparer Freud et Jung.

Freud s'imaginait qu'il envoyait Gross au Burghölzli pour une cure de désintoxication et qu'il commencerait ensuite, lui, la psychanalyse. Jung ne l'entendait pas ainsi et il a commencé tout de suite la cure où, toutefois, on peut se demander qui analysait qui, parceque les séances duraient vingt-quatre heures, jusqu'à épuisement des deux parties!

Jung parle de Gross comme de son jumeau, son frère: et affirme triomphalement à Freud l'avoir guéri en l'espace de quelques semaines. Il devra cependant avouer bien penaud sa déconfiture: Gross fait une fuite rocambolesque du Burghölzli, il fait le mur et envoie des lettres de remerciements à Jung assorties de demande d'argent! A partir de là, Gross est banni du monde de la psychanalyse, le verdict de Jung tombe: dementia paecox, ce qui, à l'époque, était schizophrénie. Et Freud dit: « *il est tombé et causera beaucoup de mal à notre cause* ». Ainsi exit Gross de la psychanalyse officielle.

24 aout 1989: l'information vient de tomber, Ronald Laing a succombé à un arrêt cardiaque. Stupeur. Laing a-t-il connu Gross? On n'en connaît pas trace chez lui, ni chez nos auteurs préférés de l'antipsychiatrie du passé récent.

N.G. — Ce sont eux qui ont poursuivi le travail de Gross, lui et David Cooper *(La mort de la famille)* et les anti-psychiatres anglais.

Et on dédie, en hommage à Laing et à Mary Barnes, dont on se demande bien comment elle va lui survivre, la mémoire d'Otto Gross, en salut fidèle à ceux qui nous apprennent à survivre.*

N.G. —Il y a une idée qui me vient à l'esprit: c'est le rapport entre le psychanalyste et son patient; je dis toujours: l'impatient. Il y a un dogme de l'objectivité ou impartialité du médecin; et encore, que ce soit un médecin veut dire quelque chose... Alors, on sait peu de choses de la pratique de Gross comme médecin, parcequ'il n'a pas écrit, comme Freud, des descriptions de cas. Il est extrêmement théorique. Mais là, j'ai deux exemples: cette lettre que Mühsam a adressée à Freud où il lui parle de son traitement et de sa guérison de ce qu'il appelle *sa grave hystérie*: il dit que c'est lui-même, Erich Mühsam qui est devenu son propre médecin, mais qu'il a été conduit comme dans les abîmes de soi-même par les questions d'Otto Gross, les explications que celui-ci a su lui donner et par tout ce qu'il dit de l'amabilité de son comportement. Ce qui implique une compétence et une sorte de personnalité charismatique, mais aussi un rapport humain fait de chaleur; et d'autre part, il y a un texte de Gross où il dit que lui-même, même dans un moignon, il voit l'être humain. Il n'y a pas de folie, dans le sens de ce qui vous est complètement étranger et autre. Gross se voit lui-même dans le malade. Et c'est ça, je crois, ce rapport dont tu parles entre Mary Barnes et Laing et ce rapport que Cooper et Laing pouvaient avoir avec leurs malades.

C.A. —Cette lettre de Mühsam à Freud est un bijou; c'est un texte d'une qualité rare et très émouvant, où Mühsam écrit à Freud pour le remercier d'avoir inventer la psychanalyse. Il se trouve, cruellement, dans un livre de Kurt Eissler *Le suicide de Victor Tausk*, un autre dissident génial de la psychanalyse et ami d'Otto Gross. C'est pour cette lettre de deux pages que j'ai acheté le livre. En voici quelques mots, retraduits par Nicole:

« Très honoré Monsieur le Professeur, Je vous suis redevable de la guérison d'une grave hystérie que votre élève, le docteur Otto Gross, de Graz, a accomplie sur moi, d'après votre méthode. J'espère que le récit d'un patient sur un traitement cathartique tout à fait réussi, présente assez d'intérêt pour vous, pour excuser cette lettre (...) J'avais craint que le traitement puisse paralyser ma productivité comme poète (...) au contraire, mon psychisme est devenu plus sensible, grace à la suppression d'innombrables phénomènes génants qui s'étaient placés autour du noyau de mon être. Il a réagi plus facilement à des influences qui stimulent la production artistique. Je vous remercie tous les deux, pour la libération d'un poids qui pesait immensément sur moi et l'enrichissement de connaissances infiniment précieuses.
signé Erich Mühsam »

Erich Mühsam ne dit pas alors à Freud, et pour cause, que la psychanalyse n'a pas non plus tari son engagement et son activité politiques qui ne cessèrent qu'à Oranienburg en 1934, dans un supplice horrible.

N.G. —Parce qu'à l'intérieur du camp, il a refusé de s'écraser; il n'a pas été éxécuté ni gazé: il a été torturé à mort.

C.A. —Et sa femme, Zentl Mühsam, décédée en R.D.A, Berlin-Est, se trouvait en camp de prisonnière politique en Sibérie pendant la seconde guerre mondiale, avec Margarete Buber—Neumann.

N.G. —Il faut redire ici cette distinction que tu fais entre Freud et Gross.

C.A. —OK., mais je voudrais aussi d'abord préciser cette relation entre l'analyste et l'impatient, comme tu dis, ou entre l'anti-psychiatre et son fou, telle que j'ai pu la voir entre Mary Barnes et Laing, qui vinrent présenter le film réalisé à partir du livre de M.B. dans un festival *Film et Folie*: il y avait entre Mary Barnes et Laing un lien subjectif d'une telle puissance qu'il tenait sa vie en dehors du désastre.

Bon, alors Otto Gross /Freud maintenant? qu'est-ce-que tu me demandais?

N.G. —Où tu voyais la différence? c'est-à-dire que, on est parties de la pratique. On va arriver aux présupposés théoriques et à la place dans la société: ce qui relie Gross aux anti-psychiatres, c'est justement de ne pas avoir été rangé, et de mourir jeune, l'un d'abus de drogue, les autres d'alcool, tandis que jusqu'à la fuite à Londres, Freud a eu une vie bourgeoise. C'est-à-dire que moi, j'ai l'impression qu'à part la provocation que représentait la psychanalyse, et qu'il a essayée, avec des bataillons, des organes de presse, des instances, un école, de mettre en place, il a avancé un petit peu masqué. C'est une bataille qu'il a menée de façon prudente, en s'économisant, de façon stratégique. Justement, des gens comme Gross, Victor Tausk, Laing, Cooper, ils ne se sont pas économisés. Ils ont avancés nus. Ils ont pris tous les risques. Et avec des amis, des égaux. Oui, c'était des amis artistes, ils n'étaient pas seuls, mais ce n'était pas des gens du sérail. Ils étaient peintres, c'étaient des poètes; des militants politiques —qu'il étaient eux-mêmes, en outre—. Il y a ce souci de supprimer toutes les frontières entre les disciplines, la vie personnelle et la vie publique, le malade et le non-malade. C'est-à-dire que la libération, c'est aussi l'affaire du psychanalyste lui-même. Je me souviens d'un séminaire à Censier où Cooper était là à dix heures du matin, ayant déjà bu quelques doigts de trop de Vodka, la réprimande de son attitude était sensible dans la salle, bien qu'aucun mot ne soit tombé, et c'est Cooper qui a rompu la glace en disant: *«comme vous êtes durs!*

* Bien que Laing n'ait pas été le thérapeuthe de Mary Barnes, ni le coauteur du livre, ils sont venus à Paris présenter ensemble le film consacré à Mary Barne. (cf bibliographie).

et où sont les fous ici?». Il cherchait de l'aide.

Et maintenant,: Freud et Gross: ce que tu disais, la Loi et la Liberté; l'espace de rebellion?

C.A. —Dans la pratique, tu rappelais cette indication de Mühsam, à savoir que son analyse avec Gross dura six semaines. C'est aussi comme ça qu'agissait Freud, des temps très courts, vus d'ici. Il a fait des psychanalyses en longues séances, sur un temps rétréci. C'était la norme. A ce point de vue là, Otto Gross est strictement fidèle à Freud.

Sur le plan théorique, Otto Gross reconnait les présupposés freudiens de l'inconscient et de la sexualité. Ce qui est en question entre eux, c'est la loi. C'est quoi le désir, que tu demandes? C'est la Loi. Tu croyais que c'était antithétique? justement non! c'est dialectique; le désir c'est le sujet, et l'objet du sujet, c'est la loi. Le point d'achoppement entre Gross et Freud, c'est là: la Loi. Freud, il en savait quelque chose de la Loi, qu'il a posée comme architecture du sujet, en tant que juif, car sa Loi, c'est la Loi de Moïse, c'est *Les tables de la Loi*. **En bon laïc, Freud a tenté une articulation du sujet autour d'une Loi sans question. Les tables de la Loi, c'est aussi, théoriquement, le juridique, le droit. Que tout ça présente des non-respects dans la réalité que l'on sait de l'état du monde, est autre chose. Ça, c'est l'objet du militant, de l'utopiste qui veut rendre le monde meilleur. Les inobservances de la Loi, le droit bafoué, c'est Antigone qui rappelle à la Loi, Freud, il rappelle que la Loi est intransgressible, c'est tout ce qu'il fait.**

N.G. —Comment ça se concilie avec les visées de libération?

C.A. —En savoir quelque chose, pour Freud, est acte de libération, aussi modeste soit-il. Savoir quelque chose de la Loi définit l'espace de liberté. De la Loi, attention! Pas du maître! Ne pas confondre!

A ce point de vue, il est évident que la rencontre Freud—Gross aurait produit des étincelles. Mais Gross venait après Fliess, et Freud était inquiet des esprits bouillonnants dont il redoutait, à ce moment là, les plagiats. En 1906, il avait essuyé les contre-coups de l'affaire Weininger-Swoboda-Fliess, un imbroglio de procès pour plagiat, il le dit dans ses lettres.

C'est le point principal de divergence entre eux, mais il y a aussi les aspects qui en découlent. Si l'on en croie Jung, Otto Gross aurait déclaré dès le premier congrès de Psychanalyse de 1907, qu'il *«se débarrasserait immédiatement du transfert sur le médecin, en faisant des gens des immoralistes sexuels. Le transfert sur le médecin et sa fixation durable ne sont, dit-il, qu'un symbole de monogamie, et font ainsi un symptôme, en tant que symbole d'un refoulement. L'état véritablement sain pour le névrosé est l'immoralité sexuelle. Il vous associe par là à Nietzsche»*. **Assertion à prendre avec des pincettes, puisqu'elle est rapportée en seconde main par Jung, bien qu'elle ressemble comme deux gouttes d'eau à l'anarchisme de Gross. Comment Otto Gross s'y prenait-il, alors, avec ses patients, des patientes le plus souvent selon les diverses sources? Comme Ferenczi que Gross connaissait: par la sympathie. Ils ne se quittaient guère, si l'on en croit le tableau romancé, mais bien informé de Franz Werfel dans son roman** *Barbara oder die Frommigkeit* **(Barbara ou la Piété) où l'on voit Otto Gross, dans l'arrière cour d'un café miteux de Vienne en 1918, entouré de grand monde parmi lequel des femmes, ses patientes. Voire même, peut-être, comme Ferenczi encore, par l'analyse mutuelle, c'est ce que l'épisode avec Jung laisse penser.**

En somme, Gross n'a jamais pris en charge de position autoritaire quelle qu'elle fût, et a fondé, pour ses besoins, une psychanalyse anti-autoritaire, illustrée dans sa légende de fils éternel, ce qui n'est pas la position de Freud.

N.G. —Il a toujours été à la place du fils?

C.A. —Non! à la place du frère aussi, et à celle de l'amant. Le fils, tu nous l'a dit, et parfaitement illustré, on y reviendra, à ton séminaire de Jussieu; tu nous l'a dit, c'est le fils rebelle. Il l'était dans sa vie, il l'était dans la psychanalyse ou du moins, c'est là qu'ils l'ont mis, pour commodité peut-être. Il le fut dans la littérature aux yeux de ses contemporains: tu nous a raconté tous ces romans pré-weimariens non traduits en français, dont Gross est le prototype.

N.G. —La pièce de théatre *Der Sohn* de Hasenclever (Le fils). Alors, son rôle de fils dans la psychanalyse —à part que tous les analystes autour de Freud, ont eu un rôle de fils?

Walter Hasenclever, 1890 - 1940

C.A. —Non, pas Jones, pas Jung!

N.G. —le chroniqueur, le fils indiscipliné...

C.A. —Non! pas fils, Jung: le traitre, le rival.

N.G. —Mais Jung, ça veut dire jeune, je t'ai eue! Et Gross, grand!

C.A. —Le traitre, Jung. Pas Ferenczi, autre poète, pas les femmes de la psychanalyse, de Lou-Andréa à Muriel Gardiner, pas Groddeck, le somatologue. Donc, il y a d'autres fils qu'Otto Gross, mais il y a surtout des collaborateurs, des disciples, des proches. Freud, il a souvent flashé sur les fils rebelles. Il les chérissait, ces jeunes hommes doués de la psychanalyse, mais ses déboires récents avec Fliess —amour déçu?— ont retenu, du moins peut-on le penser, ses enthousiasmes ultérieurs. Fliess a fait couperet avec les suivants.

Arrive Otto Gross; ils se rencontrent quand?

N.G. —Ils se sont vus en 1908 à Salzbourg, où Gross s'est opposé théoriquement à Freud qui lui a dit: «nous sommes médecins et médecins nous voulons rester». D'après Jones, la rencontre date de 1904, ce qui est plus probable.

C.A. —Un peu contradictoire avec sa défense de «l'analyse profane», c'est-à-dire justement la coupure d'avec la médecine! car Freud s'oppose à ce que la psychanalyse ne soit qu'une médecine.-

N.G. —Il y a un article de Gross là dessus.

C.A. —Venons-en à la rebellion, le fils rebelle, Otto Gross.

N.G. —Caïn, on va l'appeler Caïn: c'est le nom de la revue d'Erich Mühsam.

C.A. —Caïn, je croyais que c'était le frère qui tue l'autre?

N.G. —Il faut revenir aux types psychologiques. Il y a trois stades dans la pensée de Gross. Il dégage deux types et trois stades dans son premier livre qui s'appelle: *Die Cerebral Sekóndar Funktion* (la fonction secondaire du cerveau). Tout Otto Gross est déjà là, dans son premier livre. Il s'en prend aux anciennes catégories darwinistes d'une criminologie qu'il connaissait bien, puisque son père en est quasi l'inventeur, qui définit les gens selon des critères d'adaptation sociale. Pour Otto Gross, par contre, *«les dégénérés* —selon ce mot

des criminilogistes — *sont le sel de la terre*». Pour les criminologues, Caïn est l'image du psychopathe, c'est-à-dire du criminel. Pour Otto Gross, Caïn devient le réprouvé, le révolutionnaire. Et c'est là que la loi réapparait: car que dit la Bible? ça vaut le coup d'aller voir: Ancien Testament, Pentateuque, Genèse 4: Otto Gross était un connaisseur émérite de la Bible, nous aurons l'occasion d'en reparler. Caïn est l'ainé des fils d'Adam et d'Eve, et l'agriculteur. Abel, son cadet, était berger. Caïn, le végétarien, offre des fruits de la terre à Dieu en offrande et Abel, le berger carnivore, offre de la viande. La viande plait à Dieu qui agrée le présent d'Abel. Jalousie de Caïn, rejeté: meurtre d'Abel. Malédiction divine s'ensuit: « *tu seras errant et vagabond sur la terre*». Caïn ne se le tient pas pour dit « *ma faute est trop lourde à porter et quiconque me trouvera me tuera*». Dialogue et négociations grace à quoi Caïn, le maudit, par cette transaction, devient aussi le protégé: « *eh bien si l'on tue Caïn tu seras vengé par sept fois*» et Dieu mit un Signe sur Caïn pour que personne, en le rencontrant, ne le frappe...

C'est donc Caïn qui devient pour Otto Gross, l'homme de l'avenir, celui qui est en mesure de mener à bien une révolution, à partir de ce mal-être.

Les deux types humains que propose Gross sont dès lors le révolutionnaire et le conservateur. Le premier, fait de sa position humaine délabrée, une création; le second, dans le déni de ses troubles humains, s'entoure de rigidités toujours plus négatrices de soi. Du même coup, il invente un nouveau révolutionnaire, dont il espère l'avénement, critique du révolutionnaire d'antan qui ne fut que précurseur d'une nouvelle bourgeoisie.

Otto Gross, ce Rimbaud de la Mittel Europa.

Qu'on ne s'y trompe pas, le génie théorique et politique de Gross est tout, sauf sommaire. On est frustré, à lire ses textes traduits l'an dernier en français, par l'absence d'appareil critique d'une édition à bon marché, à la hâte! Comment livrer Otto Gross sans autre forme de recherche, à la lecture d'un public francophone?

Nous avons fait cette recherche sur les sources intellectuelles d'Otto Gross; en voici quelques éléments. Il connait aussi bien ses classiques, le corpus des humanités allemandes au XIX eme siècle —dont la science sociale en particulier est beaucoup plus avancée qu'en France—, que les modernes de son temps: Franz Wedekind de *L'éveil du printemps*, Oscar Panizza et *Le concile d'amour*. Mais surtout; Stirner dont l'un de ses titres d'article semble tout droit issu: *Das Konflikt zwischen das Eigene und das Fremde*: « le conflit entre le soi propre et l'étranger» (on dirait du Laing: *Soi et les Autres*; surout on dirait du: *Das Einzige und sein Eigentum* : L'Unique et sa propriété. Il y aurait un second texte de Gross à rapprocher de Stirner: celui où il parle d'éducation, comme Stirner qui écrivit aussi des textes d'éducation libertaire. Il connait Bachofen comme sa poche: cet anthropologue du droit maternel et du matriarcat d'origine dont Engels s'inspira pour son *Origine de la famille, de la propriété et de l'Etat*, toutes choses peu répandues en France à la même époque. Enfin, Otto Gross est un fervent Nietzschéen. Il suffit d'entendre ce qu'en dit Brupbacher dans son journal *Soixante ans d'hérésie* pour comprendre la place de Nietzsche pour cette génération: « *Nietzsche der Befreid* », dit-il, Nietzsche le libérateur; « *mon plus grand maître fut à nouveau quelqu'un qui n'était pas mon compatriote, Friedriech Nietzsche*». Et plus loin: « *pour la plupart de notre génération, Nietzsche était tout simplement, la révolte contre la bourgeoisie*». Si l'on ajoute enfin Freud, qui fut aussi pour Brupbacher une référence, on a le cocktail des sources intellectuelles d'Otto Gross; à quoi il ne faut pas manquer d'ajouter, la Bible donc, et une connaissance de la mythologie et de l'ethnologie —très développée en langue allemande à l'époque.

Ethnologues chez qui il quête les sources de son analyse de l'émancipation des femmes —et des hommes avec—, historiens de la civilisation; c'est chez les Babyloniens qu'il asseoit l'âge d'or perdu dans les religions monothéistes, on en reparlera, mais aussi linguistes: l'un de ses premiers textes *Uber Vorstellung Zerfall* (Sur la décomposition de la représentation) fait penser irrésistiblement à Saussure, où Otto Gross parle de formation des phonèmes; sociologues enfin, par l'équipe d'Heidelberg qu'il voue aux gémonies quoiqu'il eut aussi souhaité une reconnaissance scientifique parmi eux. Ses amis enfin, producteurs de la plus hardie modernité; anarchistes, artistes, tous plus marginaux et explorateurs les uns que les autres.

Tu as raison, Caïn, c'est surtout le fratricide; mais Abel est le bon fils, qui s'arrange avec les parents et le monde, sans conflit apparent. Caïn est celui qui entre en conflit à cause de son malêtre et sera maudit: « race de Caïn», dit Baudelaire; Müsham, Baudelaire, Gross, sont de cette «race» là. Caïn fait sauter la famille.

Gross a eu, dans ses écrits théoriques et dans sa pratique, l'évolution suivante: cette opposition liminaire Caïn/Abel d'abord vue comme une opposition de type psychologique: l'homme d'action/l'introverti; puis il y a l'adapté/l'inadapté, tout en connotant positivement l'inadapté: la maladie , comme forme d'humanité, qui permet un changement; enfin, l'opposition conservateur/révolutionnaire, celui qui ne s'arrange pas avec le monde, celui-là a accès à un autre type d'humanité.

C'est ici que sa parenté avec Stirner est la plus visible: Vivre son Moi, *Das Eigene*, et ne plus être un Moi atrophié, déterminé par ce qui n'est pas Moi, *Das Fremde*; les structures, les préjugés. Il faut avoir le courage de vivre son Moi, au risque de perdre l'amour même de ses parents; vivre son Moi vous amène au conflit avec le monde; le révolutionnaire est l'inadapté, l'asocial. Révolutionnaire et insurgé selon Stirner; pour un certain type d'humains, on peut se libérer par la psychanalyse, refuser l'autoritaire en soi.

C.A. —N'oublie pas qu'il a proposé un ministère pour la liquidation de la famille bourgeoise.

N.G. —Je crois que c'est quand il est allé se ballader à Budapest voir la révolution des Soviets en 19, quoique Werfel le situe dans Vienne-la-Rouge, en 18.

C.A. —Il est mort en 20?

N.G. —De faim et de froid dans la rue, dans Berlin affamée (pensez aux dessins de Georges Grozs qui ne lui est pas apparenté). Et c'est là qu'il faut revenir sur ton analyse Gross—Freud, à propos de Caïn et d'Oedipe: le parricide/le fratricide. Gross n'était pas monothéiste. Il l'était d'autant moins qu'il s'était beaucoup interessé, dans la foulée des théosophes et autres «cercles cosmiques» qui ont fleuri à Ascona (comme Rudolph Steiner), à la mythologie et à la philosophie extrême-orientale et perse. Il était lui-même érudit sur la question. Comme tous les fils rebelles pré—Weimariens, et même, selon la tradition du romantisme allemand de ceux et celles qui avaient vingt ans en 1789, l'accent était mis dans leur vie sur les rapports entre égaux, frères—sœurs/androgynes, comme antithèse critique et alternative aux rapports pyramidaux autoritaires.

Mais aussi chez Freud, c'est le meurtre du père qui fait passer la horde des frères à une civilisation de rivaux. C'est, comme dit la postérité implicite de Gross chez nos contemporains, la paranoia de l'autorité qui se reproduit inlassablement. Gross, il savait ce que c'était que cette paranoia, lui que son propre criminologue de père a fait, avec l'appui des polices prussiènnes et austro-hongroises, arrêter, extrader et interner en hopital psychiatrique.

C.A. —C'était la mode chez les pères autoritaires de l'époque de faire enfermer leurs enfants quand ils les dérangeaient. Le père, ô combien conservateur et antisémite, de Milena Jeseska n'hésita pas, à la même époque, à la faire enfermer pour convenances personnelles.

N.G. —Je vais te citer une lettre ouverte de Gross: *Violence—puissance pa-*

rentalee (le mot signifie les deux); pour obtenir la libération d'une jeune-fille qu'il avait traitée, Elisabeth Lange, parue dans une revue expressionniste *Die Lange* (l'Avenir), internée par son père, sculpteur connu, en 1908: elle se trouve dans le recueil des textes traduits en français *Révolution sur le divan*, aux éditions Solin. Pour Gross, c'est un texte emblématique, tant pour sa vie que pour son œuvre: c'est ici qu'il fait figure de précurseur de l'anti-psychiatrie en déclarant que l'asile rend fou, que la famille est pathogène et c'est ici qu'il en appelle, non pas à la profession, mais à l'avant-garde de l'opinion publique, en prenant publiquement fait et cause pour la psychanalyse, contre la psychiatrie, ce qui représentait un acte de courage, en ce temps-là.

C.A. —Caïn le fratricide et non pas parricide nous rappelle encore que Gross était grand lecteur de Nietzsche et qu'il n'ignorait pas, de ce fait que *Dieu est mort*. La réalité de Gross, celle qui pour lui fait sens, c'est le semblable, l'égal et comme tel, éventuellement, l'autre, fût-il ennemi.

Maintenant, il faudrait que tu nous parles d'Otto Gross et de son messianisme féminin.

N.G. —Matriarcat et utopie, pour lui, c'est grosso modo, que le principe d'amour devait prendre le relai du principe d'autorité. Il investissait les femmes d'un lourd avenir. Regarde ce qu'il a fait aux siennes! Une des plus grandes batailles entre Gross père et fils, ce fut pour la garde des enfants. Le père voulait récupérer les enfants qui portaient son nom; quand à Gross fils, il mobilise du fond de son asile, tous ses amis pour que Frieda puisse garder avec elle tous ses enfants conjugaux et extraconjugaux, c'est-à-dire pour que le principe matriarcal l'emporte sur le patriarcat. Quant à lui, il laissait ses enfants à ses femmes!

C.A. —Le viol: il avait du viol, ce me semble, une analyse nettement plus élaborée que celle qui prévaut aujourd'hui?

N.G. —Tous les rapports sexuels lui semblent des rapports de violence. Il le montre à partir des analyses de rêves de patients receuillis à Troppau, par des collègues qui le traitaient: dans une société patriarcale, c'est-à-dire régie par le principe d'autorité; donc, autorité d'un sexe sur l'autre où les rôles masculins et féminins sont figés, ils sont placés sous le signe de la «volonté de puissance» et de la soumission. On pourrait dire aussi: volonté de soumission. Le sadisme chez l'homme, le masochisme chez la femme constituent la traduction dans les rapports entre les sexes d'une perversion sociale fondamentale pour lui: celle de l'Etat. L'Etat, chez Gross, est sadien.

C.A. —Il a un sens exacerbé de la violence.

N.G. —Il voit en l'homosexualité, une issue contre la violence et non une perversion. Ce qui est pervers, chez Gross, c'est le social. A ce point de vue là, il est éminemment rousseauiste. La Sainte-Famille selon Gross se trouve épiquement décrite dans *A propos d'une nouvelle Ethique*, texte de 1913: *«Viol par l'un des conjoints, dépendance absolue de la femme vis-à-vis de l'homme, absence de relation avec l'enfant (...), le fils, comme le centre d'un foyer de complexe d'infériorité de la part de la mère et objet, de la part du père, d'une jalousie qui s'intensifie, de l'impuissance jusqu'à la haine la plus ardente».*

C.A. —Depuis un an, il y a une traduction de quelques textes de Gross sous le titre racoleur de *Révolution sur le divan*; c'est toujours bon à prendre?

N.G. —Oui, parceque ces textes sont de la dynamite. D'autant qu'ils sont très difficiles à trouver en Allemagne où ils furent partiellement réunis, et republiés par Kreiler, aujourd'hui difficile à trouver. Si ce n'est que pendant les années 70, juste après la redécouverte de Reich, qui lui est très postérieur, on a ré-édité une grande partie des revues expressionnistes et dadaïstes: *Die Aktion, Die Freie Strasse* (La voie libre) et donc, qu'un certain nombre de textes courts du Otto Gross de la fin, en gros 1913-1920, ont été accessibles au public. J'étais stupéfaite de ce que les anti-autoritaires allemands ne se soient pas jetés dessus à l'époque. Or, un éditeur berlinois m'a dit récemment à la dernière foire de Francfort que si, ils avaient découvert ce tison et qu'il y avait eu plusieurs projets de ré-édition dans les années 70, mais qu'ils n'avaient pas abouti.

C.A —Tous ces textes, tu as parcouru les bibliothèques allemandes pour les retrouver, et encore, ce n'est pas fini! En voici un très court, paru dans *Die Aktion*, revue expressionniste très politique par opposition à la revue *Der Sturm*, strictement artistique et littéraire, inédit dans les éditions françaises. La traduction est, comme toutes les citations ici, de Nicole Gabriel. C'est un excellent résumé de la pensée d'Otto Gross, par lui-même:

Il y a de nombreuses années, lors du congrès de psychanalystes de Salzbourg, j'ai parlé de la perspective qui s'ouvre avec la découverte du principe psychanalytique, c'est-à-dire de l'exploration de l'inconscient, s'appliquant à tous les problèmes de la civilisation et à l'impératif de l'avenir.

Il m'a alors été répondu par Freud: «Nous sommes médecins et nous voulons rester médecins». *Nous savons aujourd'hui comme l'offrande a été plus grande que celui qui offrait se permettait d'espérer. Aujourd'hui, la psychologie de l'inconscient est pour nous la seule garantie, et la première qui soit sûre, de véritables réponses à des questions véritables, et de véritables voies à de véritables buts. Il existe déjà un organe qui, sur cette base, tente les premiers pas, si incertains soient-ils. Laissons les littérateurs croire à la simplicité de leur bon cœur:* «ce qui importe, c'est son utilité brutalement pratique, le succès de la guérison». *Mais nous pensons que: maintenant, l'être humain peut se connaître lui-même, qu'à présent, les hommes ont le droit d'espérer se comprendre les uns les autres et qu'ils doivent tendre à ce but; qu'ainsi la dernière infinie solitude autour de l'individu devient surmontable, que s'annonce une éthique avec de réelles racines vivantes. Voila son succès pratique. Bien sûr, ce fut l'art qui, jusqu'à présent a éclairé le savoir des relations psychologiques inconscientes et il dépendra de la force de l'artiste de précéder de nouveau, sur ces nouvelles voies de la connaissance. Un art qui n'ose pas traverser des questions ultimes de la psychologie de l'inconscient, n'est plus de l'art. Mais nous, qui voulons dépasser la solitude, nous ne croyons plus que l'esprit législatif* (qui donne la loi: Gesetzgeberisch) *sera l'esprit créateur. Certes, l'idée en soi est* violante, *elle force, elle contraint. Mais nous coyons que seule l'idée qui est par dela la solitude, c'est-à-dire dans l'amour, sera créatrice et libre, donc esprit libre. L'esprit libre qui n'est pas dans l'amour libre, sera toujours conservateur ou corrosif, dieu ou diable, mais jamais Esprit Libre. Nous croyons que la première et véritable révolution réunira en un, la Femme, la Liberté et l'Esprit.*

Otto Gross, 1913.

N.G. —Il n'en dit jamais trop; il s'arrête quand il a fini de dire ce qu'il a à dire! Ce même Ludwig Rubina, il faut le noter, avec qui Gross polémique, écrira une lettre très noble pour la libération d'Otto Gross dans la campagne internationale d'opinion dont nous avons parlé, en rappelant bien que, s'il s'oppose théoriquement à Gross, il ne le tient pas moins en grande estime et réclame à ce titre, son élargissement de l'asile.

C'est en Suisse que Otto Gross est un personnage connu. Il émeut les foules et les divise encore. Il a été redécouvert grace à la biographie que lui a consacré Hurwitz qui travaillait au Burghölzli où Gross fut «soigné» par Jung, et qui découvrit l'anamnèse de Gross par Jung, le dossier, dans les greniers. Il lui fallut vaincre toutes les barrières élevées par l'institution psychiatrique pour réussir à publier cette biographie en 1979. Oui, ça fait dix ans, et figure toi qu'à Zürich, il y a eu un mouvement de jeunes en 1981, des squatters dans cette ville de banques, «Züri—brennt» **«Zürich brûle»**: ils voulaient raser les Alpes pour voir la mer! Et je sais, par une amie qui travaillait dans l'institution psychiatrique, qu'on y connaissait Gross, qu'il y a eu des projets d'exposition sur son «cas».

Dix ans plus tard, une pièce de théatre secoue la ville; elle raconte l'histoire de Gross au Burghölzli; les héritiers de Jung portent plainte et tentent de la faire interdire...

Nicole Gabriel
Claire Auzias

POUR EN SAVOIR PLUS

—En français:

Martin Green *Les sœurs von Richthofen, deux ancêtres du féminisme dans l'Allemagne de Bismarck devant Otto Gross, Max Weber, D.H.Lauwrence* Le Seuil-Paris.

Correspondance Freud-Jung, tome1 Gallimard

Otto Gross *Révolution sur le divan* Solin, 1988

Nicole Gabriel *Matriarcat et Utopie, Otto Gross, psychanalyste (1877-1920)* in *Sexe et Race, Aspects du darwinisme social au XIXeme et XXeme siècles* CERG, Université de Paris 7, 2, place Jussieu, Paris 5em,pp130-155.

E.Roudinesco *Histoire de la Psychanalyse en France, tome 1, «Une nouvelle terre promise, Jung, Bleuler et la psychiatrie, pp115 et sq* Seuil.

Russel Jacoby *Otto Fenichel, destins de la gauche freudienne.*

Kurt Eisner *Le suicide de Victor Tausk* PUF (le plus tendancieux, par le patron de l'IPA).

Joseph Berke—Mary Barnes *Un Voyage à travers la folie* Le Seuil, 1973.

—En allemand:

Otto Gross, Paradies Sucher zwischen Freud und Jung Emmanuel Hurwitz, Suhrkamp, réed 1989.

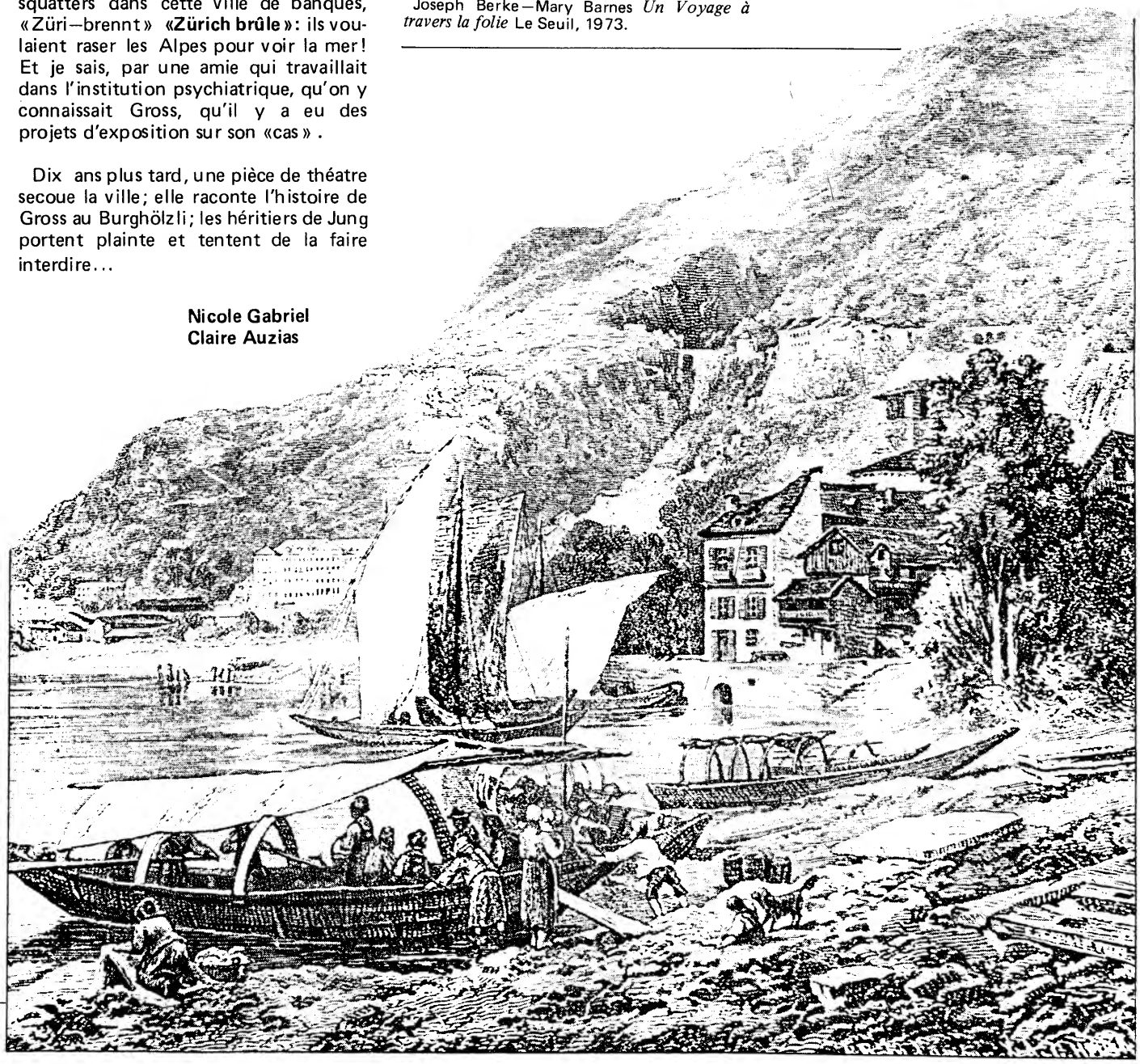
Robert Landmann *Ascona, Monte Verita* Ullstein ed 1979, Francfort.

— En allemand et en italien:

Monte Verita, Ascona, le mammelle de la Verita Electra editrice, Milano, 1978.

Ce qui demeure à étudier, n'ayant fait dans aucune langue l'objet de recherches, concerne essentiellement l'anarchisme de Gross, son tracé dans la communauté libertaire de Zürich, ainsi que dans les mouvements anarchistes de Münich et de Vienne. Cette partie est la plus obscure aux auteurs précités, alléchés par le sensationnel, et qui travaillent soit sur le «changement culturel», soit sur l'hisoire soumise de la psychanalyse.

La recherche dans les sources allemandes a été réalisée par Nicole Gabriel, qui poursuit son travail sur l'anarchisme de langue allemande.



Le baiser de la femme anarchiste

La femme anarchiste est Anne. Un joli prénom. Elle a 40 ans tout juste et 2 enfants. Elle est journaliste dans une revue libertaire. Un joli métier. Elle est divorcée. Banal. Je ne sais pas si elle est belle, je m'en fous. Peut-être normale, regardable... mais vive, tigresse, un caractère de chien et... malade... et seule. Elle a la grande maladie du retour d'âge, la peste du XXeme. Ça lui donne le teint jaune et des nausées. Elle pète une odeur de veau crevé. Elle pleure des larmes de charbon sur ses joues molles, sur ses cernes violacées. Elle parle comme le désespoir du monde avec sa langue pâteuse... effluves d'acétone. Bon. Nous la surprenons au lit, un jour banal... mais à la fin... disons le soir... 9h, 10h. Après le film sinon rien. L'heure terrible pour tous les humains de la terre qui peuvent se targuer d'avoir ce qu'on pourrait appeler le confort matériel minimum. Pour ceux qui n'ont rien, l'heure terrible n'existe pas: elle est seconde, minute de vertige insoutenable et puis le froid, la faim, les cauchemars, les voisins, l'huissier, les flics, le sommeil, les sortent de la torpeur. Mais l'heure terrible se fait aussi vie terrible, le goût de la mort traine sourdement pendant des années, en profondeur, jusqu'à se laisser crever. Bref, pour avoir un vertige, il faut sans doute avoir le temps. Combien de gens, sans argent, sans temps, sans horizon, sans avenir, sans passé, sans souvenirs juteux qu'on s'extasie à ruminer, sans rêves éveillés, petits moments où l'on court dans sa tête, pour rien, où l'on refait son monde...

Anna refait son monde. Allongée sous ses draps... La petite fille, l'ado boutonneuse, les années de lutte et d'amour, les années maladies, la mort qui me pince le cul, la mort, cette emmerdeuse qui mord les mollets, mais j'avais pas vu le panneau «attention, mort méchante». J'ai vécu les années où on ne la sent pas. Où on la porte sans bruit... voisine qui dérange pas, simple locataire de passage. Suffit de pas trop remuer la bouteille pour pas trop remuer la pulpe du fond. Ce sont les années, où elle est presque bénéfique: le stimulus suprême qui aide à decrocher la lune... et puis elle sème son barouf et alors vient le temps des questions pour pas sombrer. On voudrait déborder d'amour, mais on n'y arrive pas. On espère encore... et je crie dans mes articles parceque je suis journaliste: pourquoi ne pas parler de la mort, pourquoi évacuer un problème qui nous touche tous, qui nous titille... trop religieux pour la gauche, pour les libertaires peut-être? trop médical, trop technique...

La mort. Comment pour moi, militante sociale, aborder le problème au niveau de la société, c'est-à-dire comment concilier le fait que j'ai utilisé et que j'utilise ma vie pour une société plus juste, plus égalitaire, plus libertaire, bref pour un bonheur terrestre et donc que je me méfie, et me suis méfié, de tout ce qui relevait de salut éternel, de vie après la mort. S'il y a une vie après la mort, plus belle, alors que vaut en fin de compte celle-ci, à quoi bon militer? Pourtant, je milite; mais attention, militer veut dire vivre, jouir, souffrir à pleines dents, pas avec une partie, disons intellectuelle, philosophique de moi-même. Non, militer avec tout mon corps, mon amour, mon amitié, mes faiblesses et ma mort. Ecrire surtout pour toucher les autres, pour un échange de plaisir. Penser, construire, bricoler les idées, les sentir, résoudre mes problèmes avec ceux des autres, parler de mes obsessions, de nos obsessions et sentir comment ça fait du bien, comment c'est un appel pour aller plus loin. Pas de sacrifice sans plaisir. Pas d'effort sans épanouissement, sans liberté. Des mots... des mots. Voila. On ne peut plus croire en un Dieu quelconque, en une magie d'immortalité. Il ne faut plus que nous nous croyions immortels et par delà fixer notre bonheur dans un avenir divin, immatériel, où tous nos problèmes seront reglés jusqu'à la fin de l'éternité. Il faut faire descendre les dieux sur terre, épanouir politiquement, économiquement, idéologiquement, humainement nos vies, nos aspirations, nos possibilités intellectuelles, affectives, psychologiques, parapsychologiques, esthétiques... Bien dit, mais je veux pas mourir, je suis pas un bout, un chainon, même pour le bonheur terrestre... il me faut un sens, caché, divin, comme il en a fallu à toute l'humanité qui n'a pas cessé de s'inventer des dieux, des anges, des enfers, des transmigrations, des nirvânas, des grands Touts. Voila les hommes, depuis qu'ils ont su et voulu nier leur mort, ils ont voulu se croire comme le monde qui les entourait: toujours en métamorphose, en cycles, vers l'infini. La beauté, l'humanité des hommes est dans la religion... le tragique; ça devrait inspire aux hommes une reconnaissance mutuelle de leurs efforts, de leurs souffrances, pour essayer de mettre un peu ça en commun. Au lieu de ça, tout le monde se chie sur la gueule!

La religion fait du mal, mais ceux qui viennent expliquer l'humain, m'expliquer, à coups de biologie, chimie, armés de la Raison logique scientifique, qui ne se trompent jamais, et détiennent la seule vérité font aussi du mal, et le même mal: la réduction de ma pomme à une seule vérité... Je suis plus qu'une vérité... Cela n'empêche pas de vouloir être clair, logique, pour détecter l'erreur qui conduit à la souffrance, mais par ce jeu il faut savoir ne pas emprisonner ce qu'ils appelent la Vérité, laisser au mystère ce qui est mystère pour les uns et les autres: les débuts incompréhensibles, improbables de la vie, la nature de l'Univers, son sens... N'enfermons pas ces mystères encore une fois dans des théories réductionnistes... Il faut (ne faut-il pas?) laisser à l'imprévisible sa marge de manœuvre et construire nos vies, nos amours, ici et maintenant, dans le doute, l'incertitude, la peur de cette mort qui reste insaisissable, le désespoir de la solitude, l'espoir d'un amour, imprévisible... et mortel et communiquer pour que s'installent un peu les cadres d'une société plus terrestrement humaine, putain! toute tendue vers une recherche collective, dans toutes les directions d'abord d'une prolongation de la vie terrestre, et puis d'une plongée dans le ventre du mystère... J'en rêve... quel

plaisir que connaître avec toute sa personne, avec tous les copains et les copines... *

Anna s'endort bientôt. Elle rêve. Un cauchemar. Une araignée monstrueuse sort des tripes gluantes de... on ne sait quoi, et l'embrasse affectueusement sur le bout du nez.

Christophe.

* Ceci étant une invitation leur étant detinée pour qu'ensemble on se mette à se coltiner le problème de cette mort qui nous ronge et le problème de notre époque et de notre société. Le problème ne s'était jamais posé, il me semble, avec tant d'urgence. En même temps, tout le monde consomme et s'ennuie pour oublier le sens de sa vie. On a tous besoin d'un au-delà... Comment integrer ce besoin à une pratique politique? Vaste sujet.

BIBLIOGRAPHIE

Balandier (G) *Sens et puissance* PUF 1971
Anthropo-logiques PUF 1974
Monin (E) *Le paradigme perdu* Seuil 1973
Aniès *L'homme devant la mort* Seuil 1977
Jankélévitch *La Mort* Flammarion 1966
Monin (E) *L'Homme et la mort* Pts Seuil 1976.
Domenach J.M.*Le retour du tragique*Seuil 1967
Ziegler J.*Les vivants et les morts* Pts Seuil 1975

«Notre soociété capitaliste marchande refoule la mort et nie leur statut aux défunts. Or la mort resurgit en névrose, en folie. L'homme privé de finitude cesse d'être le sujet actif de son histoire. C'est la mort qui permet la naissance, transforme la vie en histoire consciente, c'est la mort qui instaure la liberté.

Libérer la mort et la réintégrer au devenir social, cette revendication qui commence à grandir, fera plus que toute autre pour changer notre vie.»

Jean Ziegler

Féminisme: quelle passion?

Dix ans de mouvement des femmes, avec la pratique permanente des assemblées générales, l'apprentissage permanent du pouvoir ou du non-pouvoir, les luttes pour les locaux, pour la reconnaissance des différences sexuelles, pour le droit des femmes à décider de leurs corps et de leurs vies et de leurs passions: voilà ce qu'entend relater la *Chronique d'une passion,* du Centre lyonnais d'études féministes[1].

Malheureusement, l'ouvrage ne tient pas ses promesses. Les auteurs, des femmes du mouvement, sont aussi psychologues ou sociologues; et elles ont sans doute craint d'abuser de leur parole de spécialistes, de faire de leur savoir un pouvoir. Elles ont donc choisi de faire parler d'autres femmes, une trentaine, dont les souvenirs, les impressions et les analyses donnent des éclairages multiples à cette aventure.

Or la passion ne passe guère. Certes j'ai pu me reconnaître dans la plupart des scènes, on pourrait remplacer Lyon par Genève que ça correspondrait presque mot pour mot[2]. Mais je me suis reconnue en dépit des codes, des sigles, du jargon, des allusions, des bribes. Je crains bien que ce livre ne soit *illisible* pour celles et ceux qui n'ont pas vécu cette période.

La question de l'intervention participante des «spécialistes» en sciences humaines est débattue depuis longtemps. Bâtir un ouvrage sur des recherches d'archives et des interviews n'est en rien condamnable; mais les auteurs, qui sont des actrices aussi de ce qu'elles relatent, n'interviennent jamais à titre personnel (alors qu'un des thèmes centraux du Mouvement est le personnel et le politique, le privé et le public), elles se bornent apparemment à citer le matériel brut des réponses (sans que la lectrice sache si ce sont des réponses orales ou écrites, sans que l'on sache où se situe la personne qui questionne). Le paradoxe est signalé une fois, de manière indirecte puisque l'exemple se réfère à *Libération* (p. 171): «Bien que [la journaliste] participe activement au Mouvement, cette série d'articles est fondée sur des interviews: c'est donc en tant que professionnelle que l'auteur se situe dans ce cas. Une telle position semble a priori difficile à tenir; pourtant, elle seule permet que la parution d'un article ne suscite pas de conflits dans le Centre: les questions de stratégie sont ainsi éludées.»

Des élisions, il y en a ici aussi, faute de témoignages directs des auteurs, et peu d'interventions théoriques, hormis un passage sur le pouvoir (p. 82-84) qui ouvre soudain l'envie d'en débattre. Faut-il plus d'histoires locales des MLF, plus de témoignages, plus d'analyses? Lecture faite, la question reste entièrement ouverte.

marianne enckell

1. *Chronique d'une passion: le Mouvement de Libération des Femmes à Lyon.* Editions L'Harmattan, Paris, 1989, 272 p.
2. Comme le temps passe: ce matin au courrier, invitation à une «journée d'échange sur la ménopause»...

L'individualiste à notre façon

"En démocratie, comme sous n'importe quel régime (il convient décidément de fondre tous les régimes en un seul : le régime médiocratique), ce que redoutent le plus les pouvoirs publics c'est l'indépendance et le caractère. Ce qu'ils craignent par dessus-tout, c'est la sincérité. Quiconque est sincère ne peut obéir à des lois que sa raison condamne ni se plier à des règlements qu'il estime n'avoir aucune raison d'être. Quiconque est sincère ne peut se soumettre aux préceptes violés par ceux-là mêmes qui les ont édictés et qui les leur imposent. Quiconque est sincère refuse de penser en chœur et de se laisser conduire par le bout du nez ! L'individualité de l'homme, -son tempérament, son caractère-, est la preuve qu'il a placé l'esprit au centre de sa vie, qu'il en a fait le moteur de son activité. Cette individualité est compromise sous tous les régimes, menacée par les codes, envisagée comme l'ennemi public n° 1." Gérard de Lacaze-Duthiers

L'individualiste à notre façon est l'être débarassé des préjugés comme des anti-préjugés, des conformismes comme des anti-conformismes, qui vit au présent sa vie ("ici et maintenant") en étant pleinement conscient de ce qu'elle est et qui rejette comme facteurs de son épanouissement les illusions, les ignorances, les dogmes et les inconséquences de tout ordre. L'individualiste à notre façon préfère être déçu (à défaut d'être lucide) que cultiver l'illusion, cherche à connaitre et non à ignorer, veut être cohérent avec lui-même et non s'oublier dans les facilités et les irresponsabilités, quelles qu'elles soient.

L'individualiste à notre façon revendique son entière responsabilité dans toutes les actions qu'il entreprend, qu'il en retire de la joie ou de la peine.

Ce qu'il veut, il sait pourquoi et comment il le veut, et l'individualiste à notre façon, conscient de lui, ne cèdera pas à la facilité de décharger sur d'autres ce qu'il pourrait aisément prendre sur lui.

L'individualiste à notre façon refuse de s'abandonner et de s'aliéner quel qu'en soit le domaine ; et si, en conséquence, il ne peut vivre certains de ses désirs, il en est heureux car il est convaincu qu'en assouvissant un désir sans s'interroger sur ce qu'il implique et signifie ne pourrait que le rabaisser à être l'esclave dudit désir. Si il est dans le doute, il préfère s'abstenir que d'engager une action.

L'individualiste à notre façon se propose des "soins de vie" qui constituent son éthique ; il ne place ni ne subit hors de lui lesdits soins, au contraire, son éthique est le fruit de son activité critique tant intellectuelle, qu'émotionnelle et autres. Il se cherche, se provoque, se remet en cause constamment et non épisodiquement, au gré des situations ou de ses états. L'individualiste à notre façon se ressent comme une entité autonome se libérant de l'archisme.

L'individualiste à notre façon est opposé à l'archisme (et cela dans tous les domaines) non par convention, dogme ou autres anesthésiques mentaux ; il ne voit pas le MAL dans l'archisme mais la condition première qui le limite dans son développement.

L'individualiste à notre façon ne se sépare pas en sentiments, pensées, actions, corps, âme ou autres, il se veut entier, indivisible, unique. En ce qui le concerne, il ne veut pas vivre son développement comme une lutte, un combat entre son "bien" (ce qu'il veut être) et son "mal" (ce qu'il ne veut plus être) ; l'unité qu'il recherche ne s'acquiert pas en refoulant, en écrasant ou en niant une ou plusieurs "parties" de lui-même, c'est au contraire dans la curiosité, la connaissance, la compréhension, la critique de lui-même que s'opèrent ses changements -non parce qu'il (se) le doit, mais parce qu'il le veut. Il ne confond pas l'abnégation et les vertus de l'humilité.

L'individualiste à notre façon ne conçoit pas le Beau, le Juste et le Bien, il aime les choses qui lui semblent belles, justes et bonnes.

"Je désire vivre toujours d'une manière à trouver mes satisfactions et mes aspirations dans les évènements les plus ordinaires, les phénomènes quotidiens, ceux que mes sens perçoivent à toute heure au cours de mes promenades journalières, les conversations avec mes voisins, sans avoir à rêver d'autres cieux que ceux qui s'étendent au-dessus de ma tête..." Henry Thoreau

L'individualiste à notre façon ne prône ni l'isolement volontaire, ni l'impérieuse nécessité de se grouper, il laisse chacun(e) libre de choisir selon sa propre expérience (dans ce domaine comme dans tout autre).

L'individualiste à notre façon accepte, si cela est possible et désiré, de vivre une relation avec quiconque, dès lors qu'est vu en chacun(e) un être unique et non un moyen, un objet, un être dépourvu d'existence propre. L'individualiste à notre façon ne restreint pas chacun(e) à être une composante, un rouage de l'abstraction qu'est "autrui", il prend plaisir à reconnaitre réellement chacun(e) et aime se retrouver face à des êtres conscients d'eux-mêmes, non des stéréotypes, des statuts, des fonctions. L'individualiste à notre façon cherche à partager et à vivre des relations privilègiées, authentiques, profondes et réciprocitaires avec chacun(e) de ses ami(e)s. Par réciprocité il n'entend pas uniformité, il ne conçoit donc pas une réciprocité égalitaire. L'individualiste à notre façon est fortement attiré, au

contraire, par les réciprocités singulières qui sont désirées, voulues, définies et mises en œuvre par chacun(e) selon son caractère, ses désirs, ses aspirations ; pouvant se vivre dans tous les domaines, dans toutes les sphères de l'activité humaine, la réciprocité à notre façon est, selon nous, la garantie d'une entente profitable et durable entre les individus.

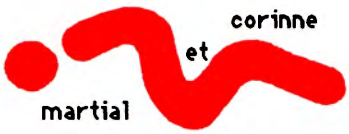
L'individualiste à notre façon, qui évite donc soigneusement tout ce qui peut être facteur de souffrance et d'archisme, adoptera en conséquence une attitude claire et authentique face à lui-même comme aux autres et il ne cédera pas à adopter des attitudes autoritaires envers eux (même si cela lui est expressément demandé) ; pour que cela lui soit possible, l'individualiste à notre façon recommande à ceux qu'il cotoie de s'affirmer -car s'il pense aux autres, il ne lui plait aucunement de penser à la place des autres. L'individualiste à notre façon n'est pas un égotique qui prêche avec compassion ce qui lui semble authentique ; il laisse vivre les autres sans les culpabiliser ni les dé-responsabiliser dans leurs choix, leur mode de vie ou autres. Et, s'il est sincèrement peiné quand il voit quelqu'un(e) s'aliéner, il ne le ou la "pousse" pas dans telle ou telle direction car il préfère l'entraide à l'assistanat, les choix conscients aux engagements hâtifs.

Qu'elles que puissent être les situations présentes et à venir, il se gardera du "tant pis pour toi" et, s'il y a lieu, il œuvrera sans maugréer à rétablir "l'harmonie" troublée, en accord et avec les personnes concernées.

Si ses aspirations lui sont suprêmes, ses possibilités sont limitées, et l'individualiste à notre façon se défie du contentement des réformistes comme de la facilité des fatalistes. L'individualiste à notre façon est conscient du paradoxe qu'il entretient en vivant dans un monde ouvertement archiste, et s'il ne prétend pas être "parfait" (car il voit qu'il peut lui aussi, sous certains aspects, être intimement archiste), il est aussi farouchement résolu à lutter énergiquement contre toutes ses inconséquences pour les nuancer, les atténuer ou -mieux- les éliminer.

" Tout ce qu'il demande, tout ce qu'il réclame, c'est que là où un tort, ou un dommage a été causé, de la souffrance infligée, le nécessaire, *tout le nécessaire* soit fait pour que soit réparé le tort ou le dommage, apaisée la douleur et rétablie la situation compromise ."Emile Armand

Et, s'il lui est insoutenable, malgré tous ses efforts, de vivre dans ce monde, l'individualiste à notre façon choisira consciemment de se supprimer, sans rejetter la responsabilité de cette action irrémédiable sur d'autres que lui. Car, si ce monde est pour l'heure profondément archiste, l'individualiste à notre façon est, lui, profondément anarchiste et, même dans sa détresse la plus totale, il ne voudrait s'oublier, s'aliéner, se nier.



C O U R R I E R

Salut!

Bien reçu le message de Bonne Année, et vous la souhaite pareillement!

Pour ce qui est de l'aide financière, malheureusement, il faudra attendre un peu, car pour ma part, ce n'est pas la période de richesse.

On a passé «la Noël» avec la Roumanie, et ce qui s'y prépare ne paraît pas aller dans un sens joyeux de l'histoire, entre les communistes toujours présents et l'extrême droite qui relève la tête après 40 ans d'écrasement, cette extrême droite qui colle à la peau de la Roumanie.

A lire et relire en ce moment : Panaït Istrati :

«Je grince des dents, comme grince des dents ce peuple juif opprimé. Ce paria de la petite Roumanie d'hier, ce paria de la grande Roumanie d'aujourd'hui, le bouc émissaire de la Roumanie de demain – le pays du hooliganisme traditionnel». Venant de la part d'un Roumain qui a aimé plus que tout son pays, cela remet les pendules à l'heure, face à tous les discours d'intellectuels Roumains, faisant de leur peuple un peuple opprimé, incapable d'opprimer lui-même. A tel point que les soldats de la Securitate (bien Roumains) ne pouvaient être les auteurs des massacres... Ce devaient être des Libyens, des Syriens... D'où arrestations de quelques Tziganes...? voir les nos de Libe, et les reportages, début janvier.

Ceci dit, si vous voulez commencer l'année un peu plus joyeusement, lisez *Indios* de B.Traven (ed.Calmann-Levy), une description de la dictature des pays d'Améique du Sud, de la corruption, de l'exploitation des Indiens, avec rage, un humour, qui décapent.

Un petit exemple, où Traven parle d'une coutume indienne qui veut que le chef indien pour être élu, s'asseoie sur une chaise percée sous laquelle on place des braises, et plus il reste longtemps assis, plus le respect et la crainte qu'il inspire grandissent.

Et Traven de conclure : *«On pourrait très sérieusement conseiller aux ouvriers de mettre en application cette méthode d'élection indienne éprouvée, en particulier à l'égard des fonctionnaires des organisations syndicales et politiques.*

Pas seulement en URSS, où c'est le plus nécessaire, mais aussi dans tous les pays où Marx et Lénine sont les saints qu'on honore.

Ces ouvriers militants pourraient apparemment obtenir des résultats utiles avec plus de certitudes en mettant chaque année sous les fesses de leurs dirigeants un feu bien attisé.

Aucun chef n'est irremplaçable. Et plus rapidement les nouveaux dirigeants se succèdent sur le siège ardent, plus vivant reste le mouvement.

Ne sois pas timoré, prolétaire. Et encore moins sentimental!» . .

Pas mal, non? Allez, bon courage!

Michel

EST-INFOS

Alors que la perestroika semble de plus en plus stable et bientôt stabilisée par les prêts occidentaux, que *Les Nouvelles de Moscou* **annonce la presse dissidente —y compris anarcho-syndicaliste— et en propose la vente, par téléphone même contre dollars, l'exemple de la révolution roumaine a changé certaines données. Révolution roumaine? Bien sûr, on ignore les tactiques de coulisses qui ont eu lieu entre le moment** où Ceaucescu a quitté sa capitale et son éxécution, entre lui, les conjurés et l' URSS; évidemment, on ne peut être que frappé par le nombre de gobatchéviens aux postes clé, mais dans un cas comme dans l'autre, l'étincelle, la force de bélier vient des manifestations spontanées de masses excédées.

Si on prend comme point de référence la Bulgarie pour se rendre compte de l'effet des événements roumains, deux aspects sont importants. Le premier est que les médias —télé et radio— ont fait feu de tout bois pour informer en direct. L'écoute sur ondes courtes de **radio K horizont** de Sofia m'a permis de vérifier cette information que j'avais par téléphone. Le lundi 25 décembre, un reportage de la veille a été diffusé, à base d'interviews de Roumains signalant que les prisonniers de la Securitate étaient comme «des momies», ne disant rien; que les terroristes s'habillaaint comme des militaires pour mieux s'infiltrer dans la population et tirer plus sûrement. Le caractère majoritaire des jeunes entre 18 et 30 ans pour lutter contre la Securitate était souligné. Ce programme se termina par leit-motiv de la propagande bulgare, répété par l'envoyé spécial Martin Minkov: *«Tout ce qui se passe en Roumanie souligne l'importance qu'a pour nous le 10 novembre* (jour de la chute decrétée d'en haut du grand leader Jivkov).» Les medias bulgares ont eu le culot de lancer une quête pour la Roumanie, en soulignant qu'il n'était pas nécessaire d'envoyer de la nourriture —il n'y en avait pas alors en Bulgarie plus qu'en Roumanie—, mais qu'il fallait expédier des médicaments!! Et on ne trouve même pas d'aspirine dans la capitale du pays.

Les Bulgares que j'ai pu contacter par téléphone présentent deux sortes de réactions. D'abord le doute total vis-à-vis de ce qui se fait comme changements dans le pays et que, sans une lutte armée, comme en Roumanie, rien n'avancera. Ensuite, personne n'est préparé, il faut espérer un changement sans victimes, pour éviter le processus roumain, mais tout le monde proteste, crie manifeste, déchire les cartes du Parti pour ceux qui en étaient membres.

Le pouvoir bulgare a su capter le sens des événements roumains, avec trois réactions: —permission officielle de la célebration de Noël, les habitants étaient même invités par les médias à placer une bougie près de leur fenêtre comme symbole d'aide au peuple roumain; la nourriture, disparue depuis septembre a refait son apparition (viande, quelques oranges et bananes); enfin, le petit détail qui marque la différence, la presse aurait signalé que les communistes bulgares n'ont pas l'intention de céder le pouvoir comme en Roumanie.

Quelles leçons tirer de ce premier changement profond dans un pays marxiste-léniniste? Pour la première fois, la police politique et l'armée se sont affronté avec deux résultats positifs:
a) la disparition physique de bon nombre d'individus difficilement intégrables (et toujours potentiellement actifs ailleurs lorsque le moment viendra)
b) la contagion survenue entre une partie de l'armée et les jeunes manifestants (ce qui rendra plus complexe une future intervention genre Jaruzelski). Sur le plan économique, on constate que la Roumanie était livrée à l'URSS et que la perestroika est muette en la matière, de même que sur le nouveau rôle que doit avoir le Comecom. On peut également constater qu'une bonne partie des devises roumaines venait d'accords substantiels avec des pays occidentaux, on peut remercier Renault et Citroën et les syndicats français pour leur aide à la dictature roumaine. Sur ce dernier aspect, on constate une fois de plus la bonne conscience des pays industriels: une bonne information de quelques jours et de futurs contrats compensent des années de silence sur les crimes et les commerces importants avec des pays comme l'Afrique du Sud, Israël, l'Indonésie, le Brésil, etc.

Dernier point, la perestroika permet de voir que dans tous les pays la religion réapparaît plus forte, malgré les limitations qu'elle a subies durant quelques décennies. Ne serait-il pas nécessaire d'y refléchir en confrontant par exemple la position qu'exprimait Camillo Berneri et celle qu'avaient en général les anarcho-syndicalistes espagnols, c'est-à-dire la tolérance d'une part et la persécution de l'autre. Si la CNT, dans une Espagne où elle aurait gagné la guerre civile, avait imposé une partie de ses vues, aurait-elle pu éviter une vague de contestation sur la liberté de culte? Tournée vers le passé, la question est en partie absurde, mais si on la présente actuellement, je crois qu'elle mérite reflexion.

Martin Zemliak (1-1-90)

Pologne, 1er mai 1950

EST-INFOS

C.A.S.
CESKOSLOVENSKE
ANARCHISTICKE SDRUZENI
(Union Anarchste Tchécoslovaque)

DECLARATION FONDATRICE

Nous, Anarchistes vivants en Tchécoslovaquie, avons décidé, ce 10 octobre 1989 de rendre publique la CAS (Ceskoslovenske Anarchisticke Sdruzeni – Union Anarchiste Tchécoslovaque) qui fera librement référence à l'activité de la CAF (Ceska Anarchistycka Federace – Fédération Anarchiste Tchèque) constituée voici 65 ans.

La CAS est l'union libre et ouverte de tous ceux qui ont choisi le mouvement anarchiste. Elle veut intégrer les anarchistes accessibles provenant de toutes les professions et les couches sociales.

La CAS doit mettre l'accent sur l'éfficacité du mouvement et lui permettre un développement plus normal, de sorte que notre influence sur notre milieu soit plus nette que jusqu'à présent.

La CAS est une union de gens pour lesquels la nouvelle société libre fonctionnant sur la base de la libre association, la société anarchiste est le but le plus élevé, même si cela peut sembler irréaliste.

Ainsi la CAS reconnait-elle comme ses objectifs les plus importants :

1) De s'efforcer d'organiser des groupes libres, de permettre les contacts et la collaboration entre les individus, et de soutenir l'initiative individuelle et la solidarité comme étant les deux éléments les plus importants de toute vie sociale saine.

2) De soutenir l'activité d'information et d'édition, ainsi que, pour le soutien de notre mouvement, de rassembler de la littérature anarchiste, théorique et de propagande.

3) De soutenir tout mouvement antimilitariste et antinationaliste.

4) En tant que branche du mouvement international, de nouer des contacts avec les anarchistes d'au-dela les frontières.

5) De soutenir toute activité de formation et d'information.

6) De se prononcer clairement contre le terrorisme.

On est loin cependant d'épuiser ainsi tous nos objectifs, car en aucun cas, ceux-ci ne sauraient limiter l'initiative individuelle.

La CAS appelle tous les groupes et associations à porter plus d'attention à l'intelligence, à la conscience anarchiste et au sérieux de ses militants, qu'à leur nombre.

Nous nous réservons le droit de refuser l'accès de l'Union à toute personne qui ne bénéficierait pas de la confiance de nos militants.

C.A.S.
Tchécoslovaquie, 10 – 10 – 1989

INFO–DDR

Lettre d'un camarade allemand du *Forum für libertäre information :*

Les contacts avec la RDA sont déjà noués; une machine à imprimer est en route.

Déjà, avant la chute du mur, il existait en RDA un groupe anarchiste composé de quelque 80 militants, qui représentent un éventail de tendances anarcho-syndicalistes, anarchistes non-violents, anarcho/a-punks, etc. Ils ont entre autres des contacts avec la FAU (la section allemande de l'AIT) et reçoivent 400 exemplaires de son journal *Direkte Aktion*. Certains entrent en contact avec la FOGA (fédération des anarchistes non-violents) et *Schwarzer Faden* (magazine anarchiste, organe du *Forum für libertäre Information*). Une rencontre aura lieu bientôt entre 15 anarchistes de RFA et 15 de RDA, pour faire connaissance et discuter de l'économie et de solutions pour la situation actuelle.

Les membres de ce groupe se sont rencontrés à l'occasion de la Journée de l'église de 1986. Cela ne veut pas dire qu'ils étaient religieux, mais qu'ils espéraient, en s'y rendant, recontrer des compagnons – et c'est ce qui s'est passé. Suite à cela, ils ont fondé le journal *Kopfsprung* (« le plongeon », ou « la tête en avant » – on en parle dans *Schwarzer Faden* no 29) et organisé une valise-bibliothèque ambulante avec des périodiques et des livres anarchistes, qui va de ville en ville.

Les membres du groupe habitent pour la plupart à Berlin et dans le « sud révolutionnaire ». Ils ont aussi pour activité l'achat de maisons et de terrains à la campagne, pour y lancer des projets anarchistes. C'est à cela que servent les « fonds de bienvenue » récoltés à l'Ouest.

Il faut mentionner aussi que les librairies de gauche à Berlin-Ouest ont été dévastées. Les compagnons n'ont pas tellement besoin de connaître les ouvrages anarchistes classiques que les périodiques actuels, et les techniques d'imprimerie.

Pour l'instant, ils n'ont pas l'intention de faire des voyages d'information à l'Ouest, parce qu'ils ont beaucoup de pain sur la planche chez eux. C'est pourquoi nous organisons un voyage à 15 pour les rencontrer.

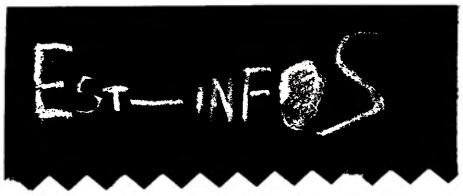
Pour ce qui est de leurs contacts avec d'autres groupes de l'opposition, certains font de « l'entrisme » dans le **Neues Forum** ou la **Vereinigte Linke** (gauche unie).

Ce qui les interesse de la part des anarchistes de l'Occident, c'est de discuter des questions suivantes : Quelle position les anarchistes d'Europe de l'Est doivent-ils avoir face à l'évolution en cours ? Comment en discutent les anarchistes de l'Europe de l'Ouest ?

On trouve d'autres informations dans *Direkte Aktion* no 78, p.11 (« Kopfüber in Stalins Dunkel » et dans AIT-Info no 3.

traduit par Marianne Enckell
CIRA
Beaumont 24
CH – 1012 – Lausanne

Autonomia, c/o Eötvös Klub,
Karolyi M.u. 9.,
1053 Budapest, Hongrie



Depuis le 9 novembre 1989 en RDA, il est clair que Gorbatchev impose sa politique d'ouverture aux derniers dirigeants récalcitrants de RDA, Bulgarie et Tchécoslovaquie. En Pologne et en Hongrie, la docilité démontrée des différents membres de l'opposition ne laissait pas présager de débordements. En Tchécoslovaquie, depuis une vingtaine d'années l'opposition demande à être entendue. En RDA aussi, on constate qu'une opposition bien élevée ne demande qu'à se faire élever aux responsabilités du pouvoir.

Les commentaires des médias sont en général assez simples; l'instauration d'une vie démocratique permettra l'octroi de prêts occidentaux qui redresseront le niveau des différents pays; certains vont jusqu'à imaginer une absorption progressive de l'Europe de l'Est par le Marché Commun... Les journalistes plus sérieux constatent que Gorbatchev domine assez bien ses difficultés, tout en s'en servant pour mendier de nouvelles aides financières. Il demeure qu'en URSS, à la différence des autres pays, les conflits ethniques sont profonds et deux tendances sont latentes. La première est le coup d'Etat militaire infléchissant et gommant les réformes imposées par Gorbatchev (ce dont la plupart des soviétiques semblent certains). La deuxième est la possibilité d'une extension des grèves actuelles et une opposition frontale contre le régime de la part des travailleurs, en attendant l'apparition d'un syndicalisme—protecteur—du—patronat comme en Europe occidentale.

Mais les hypothèses foisonnent sur une constatation nette: la mafia antimasse à l'Est et à l'Ouest est bien soudée. Déjà en 68, ni les uns ni les autres n'ont mis de bâtons dans les roues du rétablissement de l'ordre en France et en Tchécoslovaquie; et pour l'Afghanistan et la Pologne, les jérémiades ont masqué vainement le consentement tacite. Actuellement, le consensus est aussi évident. La radio de la CIA à Munich monte au pinacle les opposants, comme elle avait donné un portrait tout beau tout clair de Gorbatchev.

L'exemple est frappant pur la Bulgarie qui, vièrge de toute opposition latente type RDA, Pologne, Hongrie et Tchécoslovaquie, partage avec la Roumanie le privilège d'expulser, d'isoler par la terreur les dissidents éventuels. En l'abscence de groupes désireux de renouveler la classe dirigeante communiste sur une base patriotarde et de gestion économique, en fermant sa gueule sur les crimes passés et les pouvoirs en vigueur du ministère de l'intérieur, on assiste à une sinistre pitrerie. Une manifestation de flics bulgares est reprise par radio Munich comme une manifestation d'opposants. Quelques jours plus tard —le lendemain de l'ouverture du Mur—, on annonce la chute de Todor Jivkov, et le 19 novembre Radio Munich clironne qu'une manifestation de l'opposition va avoir lieu à Sofia. Le soir même, tous les médias disposent de vues vendues par la TV bulgare sur une manifestation de 50000 personnes (certains alcooliques disent 100000) qui a scandé *Vive Gorbatchev, Vive Mladenov* (le nouveau couillon en place), et aurait demandé des éclaircissements sur les biens indûment gérés par Jivkov.

Il se trouve qu'en ce moment et depuis un bon mois le ravitaillement élémentaire est de plus en plus précaire: impossibilité de trouver des fromages «sirène» et «kachkaval», qui sont aux Bulgares ce que sont les frites et les camenberts pour les Français , et, en plus, le yoghourt (original!) et les œufs. La cause semble être la désorganisation causée par le départ (provoqué en partie par le régime) de 300000 citoyens bulgares d'origine turque. Personnellement, je pense que la manque de devises oblige le régime à vendre le plus possible. qu'il en soit, la tête de Jivkov, les accusations, voire le procès, qui se font et se feront officiellement, semblent l'échappatoire trouvée par le régime.

Il est tout à fait inepte d'accuser Todor Jivkov de n'importe quoi, alors que tous les dirigeants et leurs familles volent constamment depuis des décennies. Le nouveau chef, Peter Mladenov, a une biographie typique, formé en partie à Moscou et responsable obscur de la province de Vidine, après la mort mystérieuse (aux multiples versions) du ministre des affaires etrangères Ivan Bachev en décembre 1971, Jivkov le nomme à la suprise générale comme ministre à la place du mort (ou de l'assassiné). Jusqu'au 10 novembre 1989, il a scrupuleusement appliqué la politique de Jivkov. Voilà donc l'opposition que salue l'Occident. Quant aux Bulgares non membres de la nomenklatura, ils constatent qu'une manifestation convoquée par «Ofeto», le Front Patriotique imposé par le PC, ne veut rien dire. Le marché et sa désertification, la cruauté dans les rapports personnels, l'alcoolisme par manque de perpectives, le luxe impudique des nantis ont bien émoussé toutes les capacités de satisfaction.

Les voisins yougoslaves vivent une situation différente. Encore que cela me rappelle l'anecdote de juin 89 d'une mère de famille bulgare passant ses vacances à la mer (donc un bon niveau de vie), où les boutiques pour étrangers ont fleuri, avec une devanture où les bananes sont placées sur un présentoir qui donne l'aspect d'un arbre dont chaque branche est une banane. Evidemment les gosses en réclament, mais comme les bananes sont vendues contre devises, et qu'un Bulgare n'a pas l'autorisation d'en avoir, on devine les difficultés d'une mère pour expliquer à un gosse qu'il n'a pas droit aux bananes. Eh bien, les Yougoslaves ont tout, sauf l'argent, mais par contre, ils sont les premiers en Europe pour l'inflation avec 3000% pour cette année (pas encore écoulée). C'est mieux ou presque qu'en Argentine! Les raisons de cette faillite économique viennent des dirigeants, qui en plus ont accumulé des erreurs sur le problème albanais. Mais il demeure que les Albanais de Yougoslavie (ceux d'Albanie ont en fait imposé l'égalité hommes—femmes et ecarté la religion) ont développé une politique nataliste de 8 enfants en moyenne (avec un certain nombre de cas à 16 et plus), qui ne peut qu'entrainer de nombreuses difficultés, quand elle est doublée de revendications irrédentistes.

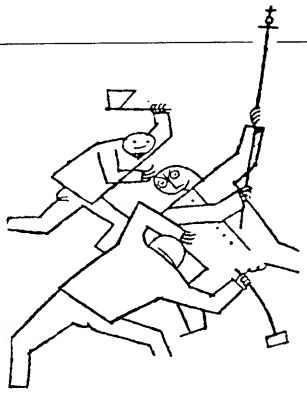
Je finirai par une citation d'Alexandre Zinoviev: «*Le régime* (soviétique) *actuel s'est créé naturellement et n'est pas le résultat de la violence d'un groupe de criminels. C'est un régime stable, soutenu par la majorité de la population.*» (Le Monde, 2-9-78). Comme quoi le fait d'être dissident et philosophe ne prédispose pas à une connaissance de l'URSS. Mais «la majorité de la population» acceptera-t-elle encore longtemps une façade badigeonnée de démocratie, un pouvoir d'achat misérable?

Martin Zemliak (20-11-89)

Nos camarades polonais de M.A, soucieux de développer la publication d'une presse anarchiste, lancent un appel à la solidarité financière en vue d'acquérir du matériel d'imprimerie. L'Union régionale Rhône-Alpes de la Fédération Anarchste invite les lecteurs d'IRL à libeller leurs chèques à l'ordre de l'Association Contre Courants et à les envoyer à:
Contre—Courants
La Ladrière—St Alban de Roche
38300 Bourgoin-Jallieu

Solidarité combattante
Pologne: Chronique d'une société clandestine. (ed.Spartacus)
320 p., 98F.
«Cette anthologie (...) montre la richesse subversive d'une société clandestine (...) qui ne se laisse pas réduire à un simple phénomène anti-totalitaire, national ou religieux.».

Bal des vampires ou Bal des crocodiles



Tout le monde se souvient du célèbre film de Polanski, dans lequel, au suspens tragique se mêlait la farce comique. Ces Dracula de Transylvanie qui ont servi à des manifestants roumains de terme de comparaison avec Ceausescu, surnommé, à juste titre, mais sans humour possible, hélas, le Dracula de Roumanie...

Et tout le monde s'est soudainement insurgé contre l'horreur de la dynastie ceausesqienne comme si une chose jusque là insoupçonnée venait de se révèler pour la première fois.

Et, à travers les paroles de condamnation sans appel, dans une sorte de fuite en avant dans la dénonciation du tyran déchu, on essaie d'effacer les silences passés, le cautionnement déployé à l'égard de Ceausescu, dont, à quelques détails près, tout un chacun, dans la sphère des classes dirigeantes, passées et à venir, savait à quoi s'en tenir.

L'impérissable raison d'état ayant ses priorités, il était normal qu'on se taise quand cela, politiquement et économiquement, paraissait payant; tout comme, aujourd'hui, le contraire se révélant payant, le chœur des condamnations envers le régime jusque là ménagé se fait unanime.

Et, comme à l'accoutumée, pour mieux prouver la bonne foi et la cohérence dans la suite des jugements exprimés, on cherche à se débarrasser de la poutre encombrant ses yeux pour attirer l'attention sur la grosse paille facile à discerner dans les yeux des autres. D'où la nécessité d'un bouc émissaire, en l'occurence le PCF, chargé de toutes les fautes de graves omissions pour faire oublier, ou continuer à faire ignorer, les siennes.

C'est là que la farce macabre de l'hypocrisie institutionnalisée offre une fois de plus le spectacle de la réelle nature du monde capitaliste, démocratique, à visage... humain.

Je m'entretenais recemment avec un ami hongrois né en Roumanie; roumain malgré lui, donc, puisque sa terre d'origine était devenue, « par la force des choses » terre roumaine.

Devant son noir pessimisme qui l'empêchait de voir le moindre geste positif à l'égard de son « pays d'adoption », j'ai essayé de lui faire valoir les initiatives de l'association des droits de l'homme qui, parmi les voix qui pouvaient se faire entendre, avait surement parlé, en le dénonçant, du régime de Ceausescu.

L'ami hongrois m'a répondu que seule ma naïveté et mon ignorance pouvaient me faire parler de la sorte. Depuis dix ans qu'il suit inlassablement les événements concernant la Roumanie, la Ligue des Droits de l'Homme a pratiquement brillé par son abscence dans la réalité roumaine. Aucune initiative comparable au grand « tapage » fait, par exemple, pour l'Afrique du Sud, ne s'est jamais manifestés pour la Roumanie, où les vexations subies par le peuple n'avaient rien à envier à aucun autre peuple soumis à la tyrannie.

En tombant des nues, je lui ai alors demandé comment cela était possible, puisque le « Droit de l' Homme », que je sâche, est un organisme autonome, dégagé de l'emprise de tout pouvoir, de tout gouvernement en place, et de tout parti.

Il a encore relevé ma naïveté et mon ignorance par rapport aux liens du « Droit de l'Homme » avec les différents pouvoirs institutionnalisés, dans les pays ... démocratiques.

Et à ma question: « Qu'est-ce-qui empêchait donc les « Droits de l'Homme » de dénoncer ouvertement la situation roumaine comme cela se produisait vis-à-vis d'autres situations similaires ? », il m'a répondu que la France ne pouvait pas trop crier sur les abus du pouvoir en Roumanie, puisqu' elle avait contribué elle-même à l'établissement des abus dans ce pays...; à savoir l'annexion par la Roumanie d'une belle tranche du territoire hongrois, autorisée par les Alliés, en guise de reconnaissance pour sa participation à la première guerre impérialiste, alias « la glorieuse guerre de 14/18 » comme on nous l'apprend à l'école... (Participation qui advint toutefois en 1916, quand la victoire des alliés paraissait certaine).

Donc, la France était mal placée pour donner des leçons de bonne conduite à la Roumanie après l'avoir favorisée dans l'expropriation abusive d'une terre qui ne lui appartenait pas. D'où une raison de se taire face aux abus ultérieurs dont les autres étaient, en quelque sorte, la cohérente continuité.

Et les autres raisons de ce silence? On peut les déduire, me semble-t-il, des calculs politiques des différents partis anti-communistes qui acceptaient tout ce qui se passait en Roumanie tant que celle-ci donnait l'impression d'être insubordonnée par rapport au bloc soviétique. Si on ajoute à cela les accords commerciaux, le réseau des priorités commence à se dessiner, en comparaison duquel la misère d'un peuple était, de toute évidence, quantité négligeable.

Maintenant, nous assistons, par contre, à un rattrapage des « fautes » anciennes, en essayant de se refaire une virginité, en multipliant les efforts pour montrer le visage « humain » qui, semble-t-il, n'a jamais fait défaut aux régimes démocratiques d'occident dont la France, qui brille par l'oubli de ses silences passés.

Ce capitalisme « à visage humain » se montre en exemple au monde entier. Si humain que, pendant qu'il court au secours d'un peuple enfin débarassé d'un tyran sanguinaire, il abrite cependant, dans son héxagone démocratique, un Baby – Doc dont l'horreur sanguinaire des tontons-macoutes n'avait rien à envier à celle de la Securitate, et même, pouvait donner à cette dernière, de bonnes leçons de savoir faire pour mâter un peuple.

Comme quoi les démocraties de chez nous peuvent aisément jouer sur plusieurs tableaux. Condamner un tyran d'une part (quand il est impossible de faire autrement), et donner asile à une copie du premier, d'autre part.

La coéxistence de ces attitudes apparemment inconciliables donne la mesure de cette savante polyvalence des pays « libres » qui baignent dans un sompteux crocodilisme...; complicité ou complaisance objective avec des tyrannies un jour, et condamnation solennelle irriguée de larmes un autre jour.

Et, une fois donné le change, une fois rassuré le monde sur sa nature sans tâche et sans reproche, tout peut continuer comme sur des roulettes pour que la civilisation occidentale, qui fascine tant les pays de l'est et autres pays sous-développés, perpétue sa tendance tyrannique envers la planète soumise à l'érosion des dévastations du monde végétal à l'empoisonnement du sol et du sous-sol, des océans et des cieux, qui n'ont pas trouvé une force capable d'inverser la tendance meurtière qui peut faire de la terre entière un immense désert, plus redoutable encore que les goulags qui semblent enfin en train de disparaître.

Et là, les silences sont une fois encore de mise, jusqu'au jour où, puisqu'il sera impossible de faire autrement, les choses seront appelées par leur nom, des mesures seront peut-être prises pour parer à l'irréparable, et alors, qu'on avoue ou non les silences d'antan, il sera peut-être trop tard.

C'est dans ce monde libre, libre de courir à sa perte notamment, que les autres pays sont conviés. Ces pays qui rêvent d'un socialisme à visage humain, ou à plus de socialisme du tout, attirés par le miroitement de notre liberté et de notre abondance qui en masquent les fondations ainsi que la vraie nature de ceux qui les manipulent et les dirigent. Cette nature qui a permis le silence sur la réalité de la Roumanie de Ceaucescu tout en collaborant avec elle. Ce qui a permis cette manière de procéder peut aussi bien permettre toute autre sorte d'aberrations dont, justement, celle de vouer le monde entier à sa perte, avec ou sans tyrannie, ce qui sera secondaire face à l'anéantissement de la planète.

Giordano-Bruno Giglioli
le 10/1/90

P.S, le 11//1/90

Hier soir, après avoir fini de taper ce qui précède, vers minuit, je me suis trouvé, par TV interposée, du côté de « chez Fred » (Mitterand) discutant avec le roi de Roumanie en exil. Par des paroles passionées, notre Fred a fustigé la falsification historique à laquelle s'adonnent les régimes totalitaires et en l'occurence la Roumanie ceaucesquienne. Faslsification historique qu'il n'a pas hésité à qualifier de criminelle, et ladessus on est tous d'accord, les anarchistes ayant été de tous temps victimes de ce crime de lèse vérété historique.

Là où ces propos deviennent drôlement farceurs, c'est quand en évoquant la participation de la Roumanie à la grande guerre, il parle de « récupération des terres » là où il s'agissait d'annexion forcée de terres hongroises dans le cadre du partage impérialiste issu de la guerre en question. Pour quelqu'un qui venait d'afficher la condamnation des faux historiques, c'est tout de même un début assez douteux, c'est le moins qu'on puisse dire.

En 1919, l'armée roumaine pour élargir ses frontières, attaque et disperse les « légions rouges »; – la république hongroise des conseils dirigée par Bela Kun et qui ne durera que 133 jours –.

Le traité de Trianon, en 1920, a enlevé à la Hongrie les deux tiers du royaume. (d'après le Grand Larousse Encyclopédique, 1962.

Il faut espérer que le peuple roumain et ceux qui s'en font les porte-paroles sauront, au nom de la vérité historique dont il a été lui-même exclu juqu'ici, reconnaître qu'une bonne partie de leur pays est devenu sien en le dérobant par la force des armes à ses voisins. Ce serait la preuve d'un bon début d'apprentissage de la liberté que de reconnaître ces faits. Timisoara, qui a été l'étincelle de la révolte, fait justement partie de la Hongrie annexée par le régime roumain de l'époque.

A PROPOS D'UN CURIEUX DEBAT

Depuis plusieurs numéros, un débat a lieu, dans IRL, entre les tenants de la CNT-AIT et ceux de la CGT (ex CNT «rénovée»). Frank Mintz a été mis en cause et nous publions sa réponse. Nous espérons que les disputes idéologiques s'en tiendront là et nous lançons un appel à nos lecteurs pour essayer d'élargir le débat en parlant de points concrets, des projets de ces deux centrales syndicales, leur audience dans le monde du travail, en laissant de côté toute langue de bois et toute attaque personnelle et idéologique.

Pour ce qui est des prospectives de l'anarcho-syndicalisme, dans un sens beaucoup plus large, nous espérons en parler plus longuement dans nos colonnes.

Les quatre pages du No 83 d'IRL consacrées à la défense de la C.N.T–A.I.T illustrent –malheureusement– la critique que je faisais dans le numéro précédent. Les différents signataires sont persuadés de détenir la **vérité** aussi bien vis-à-vis des Espagnols que des étrangers.

Au lieu d'avancer des chiffres de progression (en syndicats et en affiliés), d'énumérer les actions en cours, trois sortes d'arguments polémiques classiques sont utilisés; monter en épingle des faits isolés pour généraliser et clouer l'adversaire au pilori; ressasser l'opposition entre bons et méchants (en écartant la ou les tendances intermédiaires), jouer du pointillisme dans les détails –le rideau de fumée– pour fuir une vision globale qui serait désavantageuse. Dans le cas présent, le seul point justificatif de la supériorité de la CNT–AIT est :*« en Espagne, l'anarcho-syndicalisme sera seulement représenté par la CNT (...) Leur pratique les (*les affreux de la CNT–CGT) *trahira et les travailleurs finiront par les connaître.»* Que ce ne soit pas là un ton de *«nouveaux inquisiteurs»* et *«des arguments staliniens»*, c'est ignorer le flot de la propagande de ce genre. Qu'on la trouve sous la plume de libertaires n'est pas tellement étrange quand on sait que des individus définitivement liés à la CNT par leur vie et leur fin, en ont été exclus, comme Cipriano Mera et José Peirats.

Quant à ma qualité d'historien que je ne respecterais pas, mon manque d'honnêteté, une lecture –même superficielle– de ce que j'ai écrit à propos de l'anarcho-syndicalisme pendant la guerre d'Espagne indique que je prends le parti de la base contre les «notables» (la formule est de Peirats) de la CNT. Le simple exposé, en 1979, du Veme congrès de la CNT et de sa scission à travers la revue espagnole *Bicicleta* et les pages d'IRL m'avait valu la moitié d'un article sur *L'Internationale de la calomnie* publié dans Le Monde Libertaire et dans CNT. Dix ans plus tard, le ton est identique. Et la lecture des *«quatre appels de la CNT–AIT»* est affligeante, vu son manque de tolérance.

Que tous les militants de la CNT–AIT ne soient pas à l'image de leurs défenseurs, c'est certain. Qu'il y ait des camarades qui critiquent les deux CNT et souhaitent un climat serein, cela existe aussi (voir *Pensamiento Libre* juillet 89, pp.16-17). Que la CNT–CGT présente des problèmes, cela se lit dans sa propre presse.

En conclusion, un travail sérieux ne peut surgir de déclarations tonitruantes aux accents autoritaires. On ne peut aider –comme je l'écrivais– l'anarcho-syndicalisme qu'en soutenant des sections concrètes (indépendemment des putains de sigles), qu'en popularisant des actions réelles. Le reste est stérile.

Pour avoir une vue sur le climat empoisonné de l'exil et de la CNT, outre ma note sur le *CPCA* du No 82, voir *Les anarchistes espagnols et le pouvoir* de César Lorenzo; pour une appréciation sur Garcia Rua, voir *Historia negra de una crisis libertaria* pp. 410-415 de Ramon Alvarez. Personnellement, je ne connais pas Garcia Rua, mais des évocations de certaines figures polémiques, notables ou ex notables de la CNT–AIT, peuvent expliquer le manque de calme dans les pseudo-débats.

Frank Mintz 29-10-89

APPEL POUR UNE ALTERNATIVE LIBERTAIRE

A l'issue de la rencontre des 3 et 4 juin à Paris, la motion suivante a été adoptée:

«Nous proposons :
que s'ouvre un espace de débats commun à tous sous forme d'un bulletin.
qu'une commission de liaison soit mise en place
que des coordinations soient mises en pratique sur les divers secteurs
que des initiatives communes puissent être prises. Et nous souhaitons que des groupes unitaires de base puissent se mettre en place là où c'est possible.
Dans le respect de l'autonomie de chacun.».

Certes, il ne s'agit pas de se masquer les réalités et les divergences. Malgré tout la nécessité d'un dépassement de la situation actuelle est ressentie par tous et toutes, ainsi que le besoin de commencer à se parler, à s'écouter, à se rencontrer, à agir ensemble, losque c'est possible, en se respectant, par delà les tendances, les divisions et les clivages, les vieilles querelles et les vieux shémas n'étant plus de mise. (...). D'ores et déjà, un réel consensus émerge autour de la nécessité de lieux d'échanges et d'information mutuelle tant sur les questions théoriques que sur les pratiques de chacun. (...).

C'est pourquoi nous nous adressons aujourd'hui à l'ensemble des organisations, groupes, collectifs, revues libertaires pour les inviter à une rencontre fraternelle autour du projet de la mise en place de ces lieux d'échanges et d'information sur les pratiques et les stratégies de chacun, dès le début 1990.

Nous proposons la date du samedi 10 fevrier à 14h à l'AGECA, 177 rue de Charonne, 75020 Paris.

Contacts : Jean Dupont
70, Av. Jean Jaurès
93310 Le Pré Saint-Gervais

Salut,

Décidemment, je suis vraiment impardonnable. Laisser passer ainsi la date de mon réabonnement et avoir trois numéros de retard... Des ennuis de fric (mais tout le monde en a, n'est-ce pas...). Enfin, pour me rattraper, je m'abonne pour **2 ans**. (ainsi, je suis tranquille...) et je joins 30F supplémentaires pour la cause. (C'est pas énorme, mais c'est en fonction de mes moyens du moment). Pour ce qui est de la revue, je la lis toujours avec plaisir même si un certain nombre d'articles me dérangent terriblement (Martial par exemple. Enfin, je n'en ferai pas un «plat»...). Continuez votre recherche théorique sur l'avenir d'un anarchisme «pro-positif» en évitant cependant un certain nombre d'écueils. Il est cependant important que l'anarchisme ne soit plus vécu comme un repoussoir mais puisse cristalliser autour des pratiques le potentiel de changements que la société exprime à travers les grèves, les manifestations diverses, le vote écolo etc...

Il serait intéressant qu'*IRL* comme d'autres revues (*Noir et Rouge, Reflexes, Monde Libertaire* etc...) puisse poser les reflexions théoriques nécessaires au mouvement anarchiste pour que celui-ci ne soit pas voué aux oubliettes de l'histoire.

L'ANARCHISME est un **mouvement social** qui doit s'ancrer **dans le présent**.

Amitiés libertaires.
José
Groupe Humeurs Noires (F.A)

POESIE A VENDRE AU PLUS OFFRANT

Pour recevoir Léo Ferré, interprète de Baudelaire, Verlaine et de Rimbaud, le festival de poésie du Haut-Allier s'est adjoint, cette année, un sponsor de plus: l'entreprise Vialet du Puy–en–Velay.

Après une banque, un laboratoire pharmaceutique... c'est au tour de ce «leader» du Bâtiment et des Travaux Publics d'avoir besoin de la poésie pour améliorer son image de marque. Cette entreprise, dont le patron est un **partisan enragé** du projet de barrage de Serre de la Fare –qui engloutirait les Gorges de la Loire– serait assurément appelé à sous-traiter (pour le compte de Bouygues des Grands Travaux de Marseille?) ce chantier tant attendu.

Ce sont donc les **mêmes** qui se posant en mécènes bienveillants des arts, nous privent pratiquement de ces beautés gratuites susceptibles d'enrichir la sensibilité et de provoquer des réveries poétiques.

Le B.T.P sponsorise déjà les professionnels de la politique (cf le scandale des fausses factures de la SAE «qui concernerait plusieurs milliers d'élus» (Le Monde du 02-09-89) et alimentant les caisses noires de **tous** les partis politiques de la région Provence-Côte d'Azur). Comme les électeurs sont, en général, dans l'attente imbécile de «réalisations» de leurs élus, rien de plus facile, pour ceux-ci, en toute démagogie et par intérêt bien compris que **d'inventer de toutes pièces des aménagements «nécessaires»**. (barrages, autoroutes, ronds–points).

Voilà une raison matérielle à la fuite en avant des aménageurs et la prolifération actuelle des chantiers: le lobby du Bâtiment et des Travaux Publics est un véritable cancer installé au coeur des dépenses publiques. Sans lui, pas de manne occulte pour les élus et leurs machines politiques. Le B.T.P peut bien, dès lors, patronner la poésie, et à ce compte-là devenir le plus offrant. Mais **toute l'eau de la mer ne suffit pas à laver une tache de sang intellectuelle**.

La mafia du B.T.P prend pied dans la culture. On savait Bouygues et consorts capables de dégrader les bords de mer en «Marina–les–Pieds–dans–l'eau» et les sites montagnards en «Station 2000 multipropriété», on les voit maintenant compétents à **coloniser** l'imaginaire ou à utiliser **l'image de gratuité** contenue dans la poésie pour couvrir leurs sales trafics.

C'est la vie moderne... La dépossession s'accélère. La poésie **vécue** par les pêcheurs, les promeneurs, les riverains des Gorges de la Loire risque d'être anéantie, l'eau vive réduite à un **silence de mort**. Les décideurs remontent toujours plus vers la source de nos émotions, soit pour les canaliser vers des substituts consommables, soit pour les détruire.

Peu à peu la société est asphyxiée par la **frénésie économique**, notamment celle des banques, des laboratoires pharmaceutiques, du B.T.P; pour compenser la morosité de cette vie qu'ils ont **eutrophysée** (1), ils assevissent la musique et la poésie à l'industrie du divertissement.

Refuser activement le barrage de Serre de la Fare, c'est vouloir remettre l'éxigence poétique au cœur de la vie!

Comité d'Action Serre de la Fare
Pont de Chadron
43370 Solignac /Loire
le 09/09/1989

(1) eutrophysée: insuffisance en oxygène de l'eau, notamment dans les retenues de barrage, provoquée par un excès de végétation aquatique «dopée» par l'apport massif de phosphates, nitrates...

UN LOCAL POUR LES EDITIONS LIBERTAIRES

Au début de cette année s'est déroulée une rencontre entre les maisons d'édition libertaires ACL, Acratie, Analis, Le Goût de l'Etre, Nautilus, Noir –un membre de Spartacus étant venu en observateur. Cette réunion avait pour but de comparer les moyens mis en oeuvre dans la vente des publications, d'examiner leur rythme de parution et d'envisager des solutions facilitant leur diffusion. Elle a débouché sur deux décisions: la mise en commun des fichiers pour réaliser un mailing et améliorer la vente par correspondance; et la publication d'un catalogue *Des libertaires éditent* (à paraître au dernier trimestre 1989.

Depuis, Toxic Production (Noir et Rouge) et Le fil du Temps ont rejoint le collectif mis en place, et d'autres maisons (telle que Digitale) vont être invitées à y participer –Spartacus réservant pour sa part sa réponse jusqu'à une prochaine rencontre.

L'idée de louer un local et de l'animer ensemble sur Paris a également vu le jour. En effet, nos maisons d'édition ont beaucoup de difficultés à faire connaître leurs productions, parcequ'elles se heurtent à un manque d'intérêt général pour les ouvrages militants, mais aussi parce qu'elles ne parviennent pas à en obtenir une distribution et une diffusion correcte. (Alternative Diffusion a déposé son bilan et les autres réseaux de diffusion, quand ils veulent bien effectuer ce travail, l'assurent mal). Un local collectif nous permettrait peut-être de prendre en charge une telle tâche plutôt que de la confier à un service extérieur. En outre, il pourrait être un endroit où stocker, un comptoir de librairie, et un lieu d'animation facilitant la présentation d'ouvrages er la mise en commun de matériel.

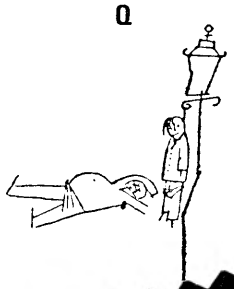
S'il se concrétisait, ce projet serait l'illustration d'un travail commun réalisé à l'intérieur du mouvement libertaire, et, à ce titre, il nous semble qu'il vous concerne aussi. (...)Mais, étant donné la situation financière de nos maisons, celles-ci ne peuvent à elles seules dégager de façon régulière la somme quil eur permettrait d'avoir un réel impact. (...)

En revanche, un local pourrait être financé par des souscripteurs s'engageant à verser chaque mois une certaine somme.

Alors, si le projet d'un local pour les éditions libertaires vous intéresse, soutenez-le concrètement en autorisant un prélèvement automatique mensuel sur votre compte de la somme de votre choix.

Le collectif des éditeurs libertaires
Samedi soir-dimanche matin
BP 22
75660 Paris Cedex 14
(indiquer NR au dos de l'enveloppe.

COMMUNIQUES



ALERTE

Les décideurs seraient tout prêts à accorder un **succès d'estime** à la contestation du projet du barrage de Serre, pourvu que leur point de vue obtus, au front de taureau, garde toutes ses prérogatives dans la réalisation **pratique**. Pourvu qu'on ne leur conteste pas le pouvoir effectif de modeler, à leur guise, les hommes et la nature, ils concèdent bien volontiers une liberté d'expression qui ne débouche sur **rien** et un «temps d'antenne», pour meubler leurs programmes télévisés.

S'il n'y avait cette fameuse «nécessité» économique ou sociale qu'ils invoquent à tout bout de champ comme pour s'excuser de persister à vouloir diriger cette machine sociale ingouvernable on pourrait presque imaginer qu'ils parviendront un jour à faire leurs les arguments écologistes. Aidons-les à s'affranchir de ces lourdes responsabilités qui troublent leurs sentiments! faisons-leur sentir l'aiguillon d'une «nécessité» autrement plus forte, réelle et palpable, celle d'une force de désobéissance sociale multiforme et polyphonique! Pour ce faire, il suffit, pour l'affaire qui nous intéresse, que **tous ceux** qui, jusque là ne voulaient pas du barrage tout en étant persuadés «qu'il se ferait» cessent de demeurer, eux et leurs louables sentiments, en retrait de la réalité pratique.

C'est à un pélerinage d'un nouveau type, au Puy-en-Velay, auquel nous convierons bientôt les populat[illegible] encore attachées à ce sentiment révolutionnaire que cette vie et cette Terre doivent être nôtres.

Texte de dernière page de la brochure *ALERTE!* **éditée par le** Comité d'Action de la Fare
Pont de Chadron
43370-Solignac

Circulaire publique concernant la prochaine épreuve de force, dans le département de la Haute-Loire entre les aménageurs et les opposants au barrage de Serre de la Fare. Brochure disponible contre 10F, port compris, en contactant le Comité.

Vient de paraître la brochure *LES ANIMAUX* de Larry Law, traduction de la brochure anglaise anarcho-situationniste *ANIMALS* –48 pages sur papier recyclé disponible chez:
Yves Bonnardel
20 rue Cavenne
69007–Lyon
pour 6F, port compris.

J'échangerais volontiers des infos sur tous les produits alternatifs d'usage quotidien (par exemple: lessive et produits ménagers non testés sur animaux et non polluants). Marci d'avance. Martial. (m'écrire sans autre mention chez Yves Bonnardel –20, rue Cavenne, 69007–Lyon).

Collectif Libertaire Grenoblois
1 avenue Rochambeau
38100 Grenoble

Le Collectif organise en avril-mai une semaine d'infos-débats sur l'extrême-droite. Nous recherchons documentations, dossiers... susceptibles de figurer sur une table de presse, ainsi que d'éventuelles expos, montages, diapos, voire films sur le sujet.

Le CIRA de Marseille est contraint de quitter le local municipal qu'il occupait depuis dix ans, 5 rue des Convalescents, 13001 Marseille.

En conséquence, ses permanences sont suspendues ainsi que la majeure partie de ses activités, pour une durée indéterminée.

Il prie ses correspondants d'adresser le courrier **uniquement** à l'adresse postale qui reste inchangée:
Boite Postale 40
13383 Marseille Cedex 13

Une assemblée générale convoquée pour le samedi 3 fevrier 1990 fera le bilan de la situation et prendra les décisions qui s'imposeront alors.

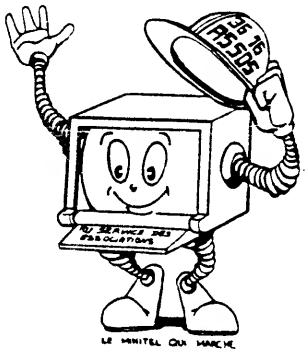
Dans les circonstances particulierement difficiles que traverse le CIRA de Marseille, tout soutien, moral ou financier, sera bien entendu le bienvenu.

De son côté, le CIRA suisse est en train d'aménager dans de nouveaux locaux qui seront ouverts début mars 1990. La nouvelle adresse est:
24, Avenue de Beaumont
CH 1012 Lausanne

A la suite de dégats des eaux, un copain a perdu la quasi totalité de ses archives. Il recherche particulièrement:
–Tout le Pouvoir aux Travailleurs journal de l'UTCL. Collec. complète. Nos 0à 43.
–Lutter, revue de l'OCA collec. complète.
–Front Libertaire, journal de l'ORA. Surtout les 20 ou 30 1ers
S'adresser au journal,.

TAPEZ

3616 ASSOS



0,98 F la minute
même tarif que 3615
C.I.C.A. B.P.1108
69202 LYON CEDEX 01

"*Nous ne mangeons pas de viande pour ne pas tuer d'animaux :* c'est le titre d'une brochure qui vient de paraître (56 pages A4 sur papier recyclé, bonne présentation) qui contient des informations et des réflexions, les motivations des auteurs, ainsi que des alternatives possibles à la viande et aux autres pratiques qui tuent ou font souffrir des animaux. Elle est disponible dans certaines librairies pour 15F ou pour 20F port compris à l'adresse suivante : Y. BONNARDEL, 20 rue Cavenne, 69007 LYON."

Des Libertaires éditent...

▸ ANALIS - B.P. 28 - 33031 BORDEAUX CEDEX

- "L'increvable anarchisme" - *L. Mercier-Vega* — 78 F
  Un regard sans complaisance sur un demi-siècle d'anarchisme.

▸ ATELIER DE CREATION LIBERTAIRE
13, rue Pierre Blanc - 69001 LYON

- "Interrogations sur l'autogestion" - *Collectif* — 18 F
- "L'imaginaire subversif" - *Collectif* — 60 F
  Interrogations sur l'utopie.
- "Pa-Kin, le coq qui chantait dans la nuit" - *J.J. Gandini* — 24 F
  Une redécouverte de Pa Kin.
- "Aux origines de la révolution chinoise, les anarchistes" - *J.J. Gandini* — 82 F
  L'influence des anarchistes dans le mouvement ouvrier (1902-1927).
- "Sociobiologie ou écologie sociale" - *Murray Bookchin* — 24 F
- "L'œuvre et l'action d'Albert Camus dans la mouvance de la tradition libertaire" - *Teodosio Vertone* — 30 F
- "Anarcho-syndicalisme et communisme" - *D. Colson* — 120 F
  Le mouvement ouvrier à St Etienne (1920-1925).
- "Les nouvelles de la Combe" - *Louis Segeral* — 58 F
  Essai sur l'organisation sociale.
- "Paroles et écrits" - *Joël Fieux* — 40 F
  Impressions sur le Nicaragua.
- "Femmes, pouvoir, politique, bureaucratie"·*Collectif* — 30 F
- "Le pouvoir et sa négation" - *Collectif* — 33 F
- "Colloque autour du pouvoir" - *Collectif* — 20 F
- "Ciao anarchici" - *Collectif* — 90 F
  Images d'une rencontre anarchiste à Venise (1984).
- "Anarcho-syndicalisme et luttes ouvrières" - *Collectif* — 56 F
- "Aventures de la liberté" - *Collectif* — 44 F
- "L'Etat et l'anarchie" - *Collectif* — 58 F
- "La Révolution" - *Collectif* — 56 F
- "Anarchie et christianisme" - *Jacques Ellul* — 62 F
- "Vivre l'éducation" - *Collectif* — 58 F
- "Qu'est-ce que l'écologie sociale" - *M. Bookchin* — 35 F
- "La résistible ascension de l'extrême-droite à Marseille" - *Collectif* — 50 F
- "Les anarchistes et l'organisation" - *Claude Parisse* — 40 F

▸ ACRATIE - B.P. 23 - 64130 MAULÉON

- "Noir et Rouge" - *Anthologie* — 65 F
  Cahier d'étude anarchiste - 1956-1970.
- "Socialisme ou Barbarie" - *Anthologie* — 98 F
  Luttes ouvrières en France - 1953-1957.
- "Les joyeusetés de l'exil" - *Ch. Malato* — 90 F
  Chronique londonienne d'un exilé parisien - 1892-1894.
- "L'odyssée d'un passeport" - *G. Markov* — 50 F
  Nouvelles d'un dissident bulgare.
- "Exotisme s'abstenir" - *C. Reeves* — 90 F
  Journal d'un voyage en Amérique latine.
- "Colombie enchaînée" - *Juan Soler* — 21 F
- "Guérilla indienne en Colombie" - *Olga Sanchez* — 65 F
- "Corse, la liberté par la mort" - *Vanina* — 70 F
  La situation en Corse et le mouvement nationaliste.
- "Ecrits politiques" - *Noam Chomsky* — 70 F
- "La mort du grand leurre" - *M.C. Calmus* — 48 F
  Essai sur l'école.
- "Chronique d'une insoumission" - *T. Maricourt* — 36 F
- "30 ans de luttes ouvrières en URSS" — 15 F
  1953-1983.
- "Explosions de liberté" - *Franck Mintz* — 78 F
  Espagne 36 - Hongrie 56. (Co-édition A.C.L.).
- "L'Etat des lieux" - *O.C.L.* — 88 F
  Et la politique bordel !
- "Grève des mineurs en Grande Bretagne" - *H. Simon* — 78 F
  Mars 84 - Mars 85.
- "Vers le mouvement du 22 Mars" - *J.P. Duteuil* — 168 F
  Nanterre 1968.
- "L'entre deux règnes : les années Chirac" - *Serge Cogan* — 58 F
  Un album de dessins.
- "Violences" - *Tapage* — 20 F
  Bandes dessinées dans le style rock. (Co-édition Noir & Rouge).
- "Emma la Noire" - *Vanina* — 78 F
  Un roman de politique-fiction sur les rapports Nord/Sud.

▸ LE GOUT DE L'ETRE - B.P. 403 - 80004 AMIENS CEDEX

- "Et des étincelles jaillirent de mes orties..." - *Gérard Dupré* — 25 F
  "Ces poèmes révèlent, dans l'intensité du langage, une lucidité passionnée..." Le Courrier Picard.
- "Délit de vie" - *Thierry Maricourt* — 45 F
  "Comme un éclair de lucidité dans la nuit..." Paroles et Musique.
- "Contes de la chaumière" - *Octave Mirbeau* — 50 F
  Violente mais talentueuse critique des paysans du siècle dernier.
- "Le sabotage" - *Emile Pouget* — 34 F
  Un classique de la littérature ouvrière.
- "Ils étaient quatre..." - *Henry Poulaille* — 45 F
  "Le roman de la peur" Michel Ragon.
- "Pour la paix / Lettre aux conscrits" - *Laurent Tailhade* — 24 F
  Publié initialement en 1909.
- "J'irai rêver sur vos tombes" - *L.N. Tammam* — 39 F
  Un roman "polaroïd".
- "Les blouses" - *Jules Vallès* — 50 F
  Le dernier roman de Vallès.
- "Garde à vous !" - *Gabriel Veillard* — 39 F
  Une œuvre de salubrité publique contre la soldatesque...

▸ LUDD - 4 bis, rue de la Palestine - 75019 PARIS

- "Psychopathia Criminalis" - *Oskar Panizza* — 70 F
  Pamphlet ironique et vengeur écrit en 1898.
- "Les vagabonds n'ont pas perdu le goût de la chose chantée..." - *Carlos Semprun Maura* — 55 F
  Souvenirs d'un adolescent révolté, exilé en région parisienne après la l'Occupation et la "libération".
- "Printemps français" - *Stig Dagerman* — 70 F
  Cinq récits sur son voyage en France, 1947-1948.
- "Big Bill Blues" - *W.L. Conley Broonzy et Y. Bruynoghe* — 95 F
  Ecrits autobiographiques du guitariste et chanteur de blues Big Bill Broonzy.
- "La Boîte de Pandore" - *Karl Kraus suivi de "Confession et autres poèmes" de Frank Wedeking* — 42 F
- "Menace de poème - d'éclair - de rien"*E.A. Westphalen* — 110 F
- "L'Homme aux poupées" - *J.L. Renaud* — 125 F
- "Le Bal des gisants" - *Serge Dieudonné* — 80 F

▸ NAUTILUS - 18, rue Oger - 92340 BOURG LA REINE

- "Appel aux fascistes" - *Palmiro Togliatti* — 35 F
- "Anarchistes et communistes dans les mouvements de Conseils à Turin" - *Pier Carlo Masini* — 35 F
- "De la dissidence" - *Claude Orsoni* — 20 F
- "L'idée" - *Frans Masereel* — 100 F
  Préface de Michel Ragon.
- "Individu, révolte et terrorisme" - *Jacques Wajnsztejn* — 65 F

▸ NOIR ET ROUGE
Samedi Soir et Dimanche Matin - B.P. 22 - 75660 PARIS CEDEX 14

- Disque 45 T *Bérurier Noir* ("Makhnovtchina) *Haine Brigade* (Charlestown & Nox Lupi) — 20 F
- "Dessins" - *Gil* — 35 F
  (Co-édition avec Réflexes).
- "Violences" - *Tapage* — 20 F
  Bandes dessinées dans le style rock.

▸ NOIR - Beaumont 24 - CH - 1012 LAUSANNE SUISSE

- "Piogre" - *Jean-Luc Babel* — 15 FS
  Roman.
- "Les règles de quel jeu" - *Jean-Bernard Billeter* — 15 FS
  Roman.
- "La joie de vivre" - *Pierre Enckel* — 13,50 FS
  Journal intime perpétuel.
- "La Cervelle omnibus" - *Jean-Marc Lovay* — 12 FS
- "Théatre I" - *Jacques Probst* — 15 FS
  L'Amérique ; Douze face à moi ; Jamais la mer n'a rompé jusqu'ici...
- "Théatre II" - *Jacques Probst* — 15 FS
  Lise ; L'île ; La septième vallée ; Le quai.
- "Bakounine et les historiens" - *Arthur Lehning* — 5 FS
- "Le conformisme par la peur" - *Vaclav Havel* — 3 FS
- "Michel Bakounine, une vie d'homme" - *Jeanne-Marie* — 24 FS
- "La chevauchée anonyme" - *Louis Mercier Vega* — 15 FS
- "Les nouveaux patrons" - *Collectif* — 21 FS
  Onze études sur la technobureaucratie.
- "Un socialisme non totalitaire est-il possible ?" - *Youri Orlov* — 3 FS
- "L'œil et la main" - *Gaspar Miklos Tamas* — 15 FS
  Introduction à la politique (traduit du hongrois).